

Les enquêtes de Maximime et Vincent

5 - de bien étranges affaires



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : pixabay.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

décembre 2014

avril 2015

septembre 2019

Introduction

Maximine Delaroche et Vincent Dupertuis sont de grands enquêteurs. Après un temps à travailler avec Maximine, Vincent s'est spécialisé dans la surveillance. Il a donc ses enquêtes. Si surveiller reste facile, son travail déborde souvent à enquêter sérieusement. Ça lui amène à rencontrer beaucoup de personnes.

Maximine pense qu'il aurait déjà pu rencontrer le présumé auteur de méfaits avant d'en avoir les preuves. Vincent a le même avis. Il s'inaginait surtout rencontrer des gens qui n'auraient aucun nom en particulier, ou à la limite, des numéros de dossier.

De ses rencontres hasardeuses, il a gardé quelques contacts: de jolies filles déjà prises, des gars étonnants. Parmi eux, il s'en est même fait des amis. Il avait fait le bon choix.

Affaires à suivre, donc...

En route pour Berne !, sauf si...

Chapitre 1 : les jeux du soleil

Être aventurier, ce n'est pas donné à tout le monde, mais travailler aux côtés d'un aventurier, c'est sans doute bien pire. Un jour comme un autre, alors qu'ils se sont posés, Dominic en profite alors pour avoir un autre cours.

Le maître n'est pas prêt à livrer tous ses secrets ou toutes ses connaissances, mais il doit bien former son monde.

Avec Dominic, ce n'était pas autrement qu'avec les autres.

Depuis qu'il avait quitté Estelle, il se portait de mieux en mieux. Parfois, Dominic posait même des questions afin d'avoir le mot de la fin. Le but était de savoir pourquoi avoir agi d'une façon et pas d'une autre.

Le maître a le sens du feeling. Ce n'est pas donné à tout le monde, et lui, il s'en sert pour dénicher les perles, les bijoux, les tableaux, bref, tout ce qui peut avoir de la valeur alors que ces objets restent inertes sans aucune vie... le contraire d'une machine qui sert toujours.

Bien sûr, ce n'est pas évident de comprendre le sens propre des choses pour lequel elles ont été créées. Toujours est-il que cela ne sert à rien d'entreposer un objet de valeur dans un coffret que personne ne peut admirer. Il y a aussi les objets qui ont été emportés loin de leurs origines et ce n'est pas acceptable. Pour lui, chaque chose a sa place.

Après s'être installés dans un petit logement, les affaires n'étaient pas glorieuses.

Un jour, Pierre était assis sur le divan, les yeux tournés vers la fenêtre ouverte et, subitement, il ordonne à Dominic de prendre du papier et un crayon. Dominic obéit vivement, tout heureux à l'idée que son maître lui dicte des explications fastidieuses...

P: Inscris: 19, 21, 18, 20, 15, 21, 20...

D: Comment ?

P: Inscrit, te dis-je...

...

Il prononce ensuite... " 9... 12... 6... 1... ... 21... ... 20... 6... "

Dominic le regardait, et peu à peu il s'aperçut qu'il avait des yeux étaient attentifs qui semblaient suivre un spectacle qui devait le captiver quelque part dans le paysage.

Il dictait ensuite d'autres chiffres...

" 21... 9... 18... 5... "

Par la fenêtre, on ne pouvait guère contempler qu'un morceau de ciel bleu vers la droite, et la façade de la maison opposée, dont les volets étaient fermés comme à l'ordinaire. Il n'y avait là rien de particulier... " 12... 5... 4... 1... "

Et soudain, Dominic a compris..., ou il a cru comprendre, car comment admettre qu'un homme comme son maître, si raisonnable sous son masque d'ironie, puisse perdre son temps à de tels jeux ?

Il n'y avait pas de doute, il comptait les reflets intermittents d'un rayon de soleil qui se jouait sur la façade de la vieille maison, à la hauteur du second étage...

" 14... 7... "

Le reflet disparut pendant quelques secondes, puis coup sur coup à intervalles réguliers, frappait la façade, et disparaissait de nouveau...

Dominic lui lance un 5 vif. Pierre le félicite.

Le maître se dirige alors vers la fenêtre et il se penche comme pour se rendre compte du sens exact que suivait le rayon lumineux. Puis il est allé se recoucher sur le canapé en disant à Dominic de poursuivre. Dominic obéit, car le maître avait l'air de savoir où il voulait en venir. Ces apparitions et ces disparitions se succédaient comme les signaux d'un phare.

Cela provenait évidemment d'une maison située sur le côté de la rue où ils se trouvaient, puisque le soleil pénétrait obliquement. Quelqu'un ouvrait ou fermait alternativement un volet, ou plus précisément, se divertissait à renvoyer des rayons à l'aide d'un petit miroir. Tout bien réfléchi, cela n'avait aucun sens. Il fallait bien se divertir.

Au bout d'un instant, quelque peu agacé par cette occupation stupide qui lui était imposée...

D: Raoul, c'est un enfant qui s'amuse !

P: Pierre !, voyons !, et puis, continues !

D: Oui, Pierre, pardon... Rah...

...

Et Dominic comptait... et il alignait des chiffres... et le soleil continuait à danser en face de lui, avec une précision vraiment mathématique... et puis, à la suite d'un silence plus long...

P: Et bien ?

...

D: Euh, il me semble que c'est terminé...
Voilà plusieurs minutes qu'il n'y a rien...

...

Ils attendaient encore, et comme plus aucune lueur ne se jouait dans l'espace... Dominic estime qu'ils ont perdu leur temps, mais Pierre semble plus convaincu que cela serve à quelque chose. Sans bouger de son divan, Pierre reprend...

P: Veux-tu bien avoir l'obligeance, mon cher, de remplacer chaque chiffre par la lettre qui lui correspond à A comme 1, B comme 2, etc..

D: Mais c'est idiot...

P: Absolument idiot, mais on fait tant de choses idiotes dans la vie... une de plus...

...

Dominic se résignait à cette besogne stupide, et il notait les premières lettres: S-U-R-T-O-U-T...

Il continuait, et au fur et à mesure, les lettres suivantes composaient d'autres mots qu'il séparait les uns des autres. À sa grande stupéfaction, une phrase entière s'alignait sous ses yeux...

P: Alors, ça y est ?

D: Presque... ça y est !, ça, par exemple, il y a des fautes d'orthographe...

P: Ne t'occupe pas de ce détail..., lis lentement...

D: **Surtout, il faut fuir le danger, éviter les attaques, n'affronter les forces ennemies qu'avec la plus grande prudence et, et voilà, la lumière est faite !** Nous sommes éblouis de clarté !, mais dis-moi Raoul..., argh... Pierre... cela nous avance à quoi ?

Pierre se lève et il prend la feuille de papier.

Dominic le regarde. Il avait un visage transformé et dont chaque expression passagère semble être une expression définitive... mais à quels signes ?

Il y en avait un qu'il connaissait, un signe inimmuable en deux petites rides qui creusaient son front quand il donnait un violent effort d'attention. Elles étaient nettes et profondes. Il repose la feuille de papier et murmure...

" *Enfantin !* "

Pierre fait quelques pas de droite et de gauche...

P: Téléphone à Steinmann pour le prévenir que je serai chez lui à 22 heures...

D: Monsieur qui Steinmann ?

P: Herbert Steinmann !

D: C'est sérieux ?

P: Très sérieux !

...

Dominic ouvre l'annuaire à la lettre S, et il décroche le combiné. À ce moment, Pierre l'arrête d'un geste autoritaire, et les yeux toujours fixés sur la feuille qu'il avait reprise... il lui dit alors... que c'est inutile de le prévenir, il y a plus urgent à faire, quelque chose qui l'intrigue...

Rapidement, il empoigne sa canne et son chapeau... et décide de partir sur-le-champ.

Dans l'escalier, Pierre prend Dominic par l'épaule comme un copain que l'on aime bien... et c'était le cas, car il l'appréciait vraiment...

Pierre lui dit...

P: Je sais ce que tout le monde sait. Steinmann est un financier et sponsor sportif, et dont le cheval Etna a gagné cette année le derby de l'Iena et le grand-prix de Frauenfeld, Steinmann a été la victime de sa femme, laquelle est très connue pour ses cheveux blonds, ses tenues et son luxe... Elle s'est enfuie voilà 15 jours, emportant avec elle, une somme de 3 millions, volée à son mari, et toute une collection de bijoux que Madame de Bertigny lui avait confiés et qu'elle devait acheter. Depuis, on poursuit Madame Steinmann à travers la France et l'Europe, ce qui est facile, car elle sème les bijoux sur son chemin. À chaque instant, on croit l'arrêter. Avant-hier même, le cher policier Brossard cueillait une voyageuse dans un grand hôtel... Renseignements pris, c'était une actrice de théâtre Sophie Darbeley. Madame Steinmann reste introuvable. De son côté, Monsieur Steinmann offre une prime de 100'000 francs à qui fera retrouver sa femme. L'argent est chez un notaire. Pour désintéresser Madame de Bertigny, il vient de vendre en bloc son écurie de courses, son hôtel du boulevard des Endroits et son château de la Brocarderie. Le prix de la vente doit être touché tantôt...

P: Les journaux disent que demain, Madame de Bertigny aura l'argent...

D: Je ne vois pas le rapport qui existe entre cette histoire et la phrase énigmatique...

...

Ils ont suivi la rue et ils ont marché sur plus ou moins deux-cents mètres, lorsque Pierre descend du trottoir et se met à examiner un immeuble de construction déjà ancienne et où devaient loger de nombreux locataires... Était-ce ici ? Tout le porte à croire. Ils entrent dans l'immeuble et se dirigent vers la concierge...

P: Bonjour... est-ce qu'un des locataires ne serait pas en relation avec Monsieur Steinmann ?

...: Bonjour ! Euh... mais oui, c'est Monsieur Lavergnat, son secrétaire et intendant. C'est moi qui fais son ménage...

P: Savez-vous s'il est là ?

...: Hum, ce pauvre monsieur est bien malade...

P: Malade ?

...: Depuis 15 jours... depuis l'aventure de sa femme. Il est rentré le lendemain avec la fièvre, et il s'est mis au lit...

P: Mais se lève-t-il ?

...: Ah !, ça, j'sais pas...

P: Comment, vous ne savez pas ?

...: Non, le docteur défend qu'on entre dans sa chambre. Il m'a même repris la clé... C'est lui-même qui vient le soigner, 2 ou 3 fois par jour. Il est parti, il y a 20 minutes..., un vieux à barbe grise et à lunettes, tout cassé... Mais où allez-vous, Monsieur ?

P: Je monte !

...

Pierre courait déjà jusqu'à l'escalier...

D: C'est bien au troisième étage, à gauche ?

...: Oui, mais c'est défendu, et puis, je n'ai pas la clé, puisque le docteur...

L'un derrière l'autre, ils montent les 3 étages.

Sur le palier, Pierre sort de sa poche un instrument, et malgré les protestations de la concierge, il l'introduit dans la serrure. La porte cède presque immédiatement. Ils entrent. Au bout du couloir obscur, on apercevait de la clarté qui filtrait par une porte entrebâillée.

Pierre se précipite, et dès le seuil, il s'écrie...

" Trop tard ! Sacrebleu ! "

La concierge tombait à genoux comme évanouie. Dominic entre à son tour dans la chambre et il voit un homme à moitié nu qui gisait sur le tapis. Il avait les jambes recroquevillées, les bras tordus, la face toute pâle, amaigrie, dont les yeux gardaient une expression d'effroyable, et dont la bouche se convulsait en un rictus effroyable. Pierre a fait un examen rapide, et il conclut qu'il est mort...

D: Mais comment ?, il n'y a pas trace de sang !

...

Et pourtant, Pierre montre sur la poitrine, par la chemise entrouverte, deux ou trois gouttes rouges. Il semble qu'on l'aurait saisi d'une main à la gorge, et de l'autre, on l'aura piqué au cœur... "piqué", car vraiment la blessure est imperceptible. Il regarde par terre, autour du cadavre. Il n'y avait rien qui attire son attention, sauf un petit miroir avec lequel monsieur Lavergnat s'amusait sans doute avec les rayons de soleil dans l'espace.

Soudain, comme la concierge se lamentait et appelait au secours...

Pierre se jette sur elle et la bouscule...

P: Taisez-vous ! Écoutez-moi, vous appellerez tout à l'heure... Écoutez-moi, et répondez. C'est très important. Monsieur Lavergnat avait un ami dans cette rue, n'est-ce pas ?, à droite et sur le même côté, un ami intime ?

...: Oui...

P: Un ami qu'il retrouvait tous les soirs au café, et avec lequel il échangeait des journaux illustrés ?

...: Oui...

P: Son nom ?

...: Monsieur Dubied...

P: Son adresse ?

...: Au 109 de la rue...

P: Un mot encore, ce vieux médecin, à barbe grise et lunettes, dont vous m'avez parlé, venait-il depuis longtemps ?

...: Non, je ne le connaissais pas. Il est venu le soir même où Monsieur Lavergnat est tombé malade...

...

Sans en dire davantage, Pierre entraîne Dominic. Une fois dans la rue, ils prennent sur la droite, ce qui leur a fait passer devant son appartement.

Puis, 4 numéros plus loin, ils s'arrêtaient en face du 109. C'était une petite maison basse dont le rez-de-chaussée était occupé par un horloger qui, justement, fumait sur le pas de sa porte, près du couloir de l'entrée.

Pierre demande si Monsieur Dubied se trouvait chez lui...

...: Monsieur Dubied est parti voilà peut-être une demi-heure... Il semblait très agité. Il a même pris son automobile, ce qui n'est pas son habitude...

P: Et vous ne savez pas...

...: Où il s'est rendu ?, ma foi, il n'y a pas d'indiscrétion... comme il me paraissait bien pressé, je lui ai demandé le pourquoi, et il a parlé assez fort d'aller au poste de Police...

...

Pierre allait se décider à aussi y aller, mais il se ravise, et il murmure...

P: À quoi bon, il a trop d'avance ! Euh, encore une question, est-ce qu'une personne est venue après son départ ?

...: Oui, un vieux monsieur à barbe grise et à lunettes qui est monté, qui a sonné et qui est reparti...

P: Je vous remercie, Monsieur...

...

Pierre s'est mis à marcher lentement sans parler et d'un air soucieux. Il semble que le problème lui semblait compliqué et il ne voyait pas très clair dans les ténèbres où il paraissait se diriger avec tant de certitude. D'ailleurs...

P: Ce sont là des affaires qui nécessitent beaucoup plus d'intuition que de réflexion. Seulement, celle-ci vaut bien la peine que l'on s'en occupe...

...

Ils étaient de retour sur le boulevard. Pierre entre dans une salle d'attente et il consulte longuement les journaux de la dernière quinzaine. C'est bien pratique !

De temps à autre, il marmonnait, et il dit enfin...

P: Oui, oui, évidemment, ce n'est qu'une hypothèse, mais elle explique tout... Or, une hypothèse qui répond à toutes les questions n'est pas loin d'être une vérité !

...

En soirée, ils mangeaient dans le restaurant "La Paix". Dominic remarquait le visage de Pierre qui s'animait peu à peu. Ses gestes avaient plus de décision.

Il retrouvait de la gaité...

Quand ils partaient, et durant le trajet qu'ils ont fait de la rue de la Paix, vers le domicile de Steinmann, c'était vraiment le Pierre des grandes occasions, le Pierre qui a résolu d'agir et de gagner la bataille.

Un peu avant la rue du Doubs, leur allure ralentit. Steinmann habitait à gauche, entre la rue du Doubs et la rue du Nord, un bâtiment de 3 étages, dont la façade est enjolivée de pierres d'ornement...

P: Halte !

D: Qu'y a-t-il ?

P: Encore une preuve qui confirme mon hypothèse...

D: Quelle preuve ? Je ne vois rien...

P: Moi, je vois... cela suffit...

...

Il relève le col de son vêtement, rabat les bords de son chapeau mou...

P: Sacrebleu !, le combat sera rude. Va donc te coucher. Demain, je te raconterai mon expédition, si toutefois, elle ne me coûte pas la vie...

D: Hein !, quoi ?

P: Euh !, je risque gros. D'abord, mon arrestation, ce qui est peu. Ensuite, la mort, ce qui est pire ! Seulement...

...

Il prend violemment Dominic par l'épaule...

P: Il y a une troisième chose que je risque, c'est d'empêcher deux-millions... Et quand j'aurai une première mise de deux-millions, on verra de quoi je suis capable. Bonne nuit, mon cher, et si tu ne me revois pas... " Plante un saule au cimetière, j'aime son feuillage exploré... "

...

Dominic s'éloigne aussitôt... quelque peu tourmenté. Et 3 minutes plus tard... Pierre sonne à la porte de la maison de Monsieur Steinmann...

P: Monsieur est-il chez lui ?

...

Le secrétaire examine cet intrus d'un air étonné...

A: Oui, mais c'est que Monsieur ne reçoit pas à cette heure-ci...

P: Monsieur connaît-il l'assassinat de son intendant Lavergnat ?

A: Euh, je ne saurais dire...

P: Eh bien, veuillez lui dire que je viens à propos de cet assassinat, et qu'il n'y a pas un instant à perdre...

...

Une voix criait d'en haut... " *Faites monter, Antoine...*"
 Sur cet ordre, le secrétaire conduit Pierre au premier étage. Une porte était ouverte au seuil de laquelle attendait un monsieur que Pierre Lafontaine a reconnu par sa photographie parue dans les journaux: Monsieur Steinmann, le mari de la fameuse baronne, et le propriétaire de " Etna de l'Aurore ", le cheval le plus célèbre de l'année.

C'était un homme très grand, carré d'épaules, dont la figure toute rasée avait une expression aimable, presque souriante, que n'atténuait pas la tristesse des yeux. Il portait des vêtements élégants: un gilet de velours marron, et à sa cravate, une perle que Pierre estimait d'une valeur considérable.

Le bureau était une vaste pièce à trois fenêtres, meublée de bibliothèques, de casiers verts, d'un bureau américain et d'un coffre-fort. Tout de suite, avec un empressement visible, il demande...

H: Vous savez quelque chose ?

P: Oui, Monsieur...

H: Relatif à l'assassinat de ce pauvre Lavergnat ?

P: Oui, Monsieur, et relatif aussi à Madame votre épouse...

H: Est-ce possible ?, vite, je vous en supplie !

...

Il avance une chaise. Pierre Lafontaine s'assied,
et il commence...

P: Les circonstances sont graves, je serai rapide...
Tantôt, de sa chambre, Lavergnat qui, depuis 15 jours,
était tenu par son docteur en une sorte de réclusion,
il a, comment dire... Il a télégraphié certaines
révélations à l'aide de signaux, que j'ai notés en partie,
et qui m'ont mis sur cette affaire. Il a été surpris
et assassiné au milieu de cette communication...

H: Mais par qui ?

P: Par son docteur...

H: Le nom de ce docteur ?

P: Je l'ignore, mais un de ses amis, Monsieur Dubied avec
qui il communiquait, doit le savoir, et aussi le sens exact
et complet du message, car sans en attendre la fin,
il a sauté dans sa voiture pour aller à la Police...

H: Et pourquoi ?, et quelle est cette démarche ?

P: Monsieur, le résultat est que votre bâtiment est cerné.
Douze agents se promènent sous vos fenêtres.
Dès que le soleil sera levé, ils entreront au nom
de la loi, et ils arrêteront le coupable...

H: L'assassin de Lavergnat se cache donc dans le bâtiment ?,
un de mes secrétaires ?, mais non, puisque vous parlez
d'un docteur !

P: Je vous ferai remarquer, Monsieur, qu'en allant
transmettre à la Police les révélations de son ami
Lavergnat,
Dubied ignorait que son ami allait être assassiné.
Sa démarche visait autre chose...

H: Quelle chose ?

P: La disparition de Madame votre épouse, dont
il connaissait le secret par Lavergnat...

...

H: Quoi !, on sait enfin !, on a retrouvé Madame !
Où est-elle ?, et l'argent qu'elle m'a extorqué ?

...

Steinmann parlait avec une surexcitation extraordinaire.
Il se lève et supplie... Pierre reprend d'une voix lente et hésitante...

P: C'est que... l'explication devient difficile étant donné que nous partons d'un point de vue opposé... Déjà, je m'en rapporte aux journaux, et disons que votre épouse partageait le secret de toutes vos affaires, et qu'elle pouvait non seulement ouvrir ce coffre-fort, mais aussi celui du Crédit Suisse où sont toutes vos valeurs...

H: Oui...

P: Or, il y a 15 jours, un soir, tandis que vous étiez au cercle, Madame qui avait perdu toutes ces valeurs à votre insu; elle est sortie d'ici avec un sac de voyage où se trouvait votre argent, ainsi que tous les bijoux de Madame de Bertigny...

H: Oui...

P: Et depuis, on ne l'a pas revue...

H: Non...

P: Eh bien, il y a une excellente raison pour qu'on ne l'ait pas revue...

H: Laquelle ?

P: Votre dame a été assassinée...

H: Assassinée, mais vous êtes fou ! Comment aurait-elle été assassinée, puisqu'on a sa trace, pour ainsi dire, pas à pas ?

P: On suit la trace d'une autre femme...

H: Quelle femme ?

P: La complice de l'assassin...

H: Et cet assassin ?

P: Celui-là même qui, depuis 15 jours, sachant la situation que Lavergnat occupait ici, a découvert la vérité, le tient enfermé, l'oblige au silence, le menace, le terrorise... Celui-là même qui, surprenant Lavergnat en train de communiquer avec un de ses amis, le supprime froidement d'un coup de stylet au coeur...

H: Le docteur !?

P: Oui !

H: Mais qui est ce docteur ? Quel est ce génie malfaisant qui tue dans l'ombre ?

P: Vous ne devinez pas ? Voulez-vous savoir ?

H: Si je le veux !, mais parlez !, parlez donc !
Vous savez où il se cache ?

P: Oui, dans ce bâtiment, et c'est lui que la police recherche... Qui est-ce ? Mais c'est vous !

H: Moi !?

...

Il n'y avait pas 10 minutes que Pierre se trouvait en face de Steinmann, et le duel commençait. L'accusation était implacable. Il répète...

P: Vous-même, affublé d'une fausse barbe et d'une paire de lunettes, courbé en deux comme un vieillard. Pour une bonne raison à laquelle personne n'a songé, c'est que si ce n'est pas vous qui avez combiné toute cette machination, l'affaire est inexplicable. Tandis que vous, coupable, vous assassinez votre femme pour vous débarrasser d'elle et manger les millions avec une autre femme, vous assassinez votre intendant Lavergnat pour supprimer un témoin irrécusable, et oh !, alors, tout s'explique !

Steinmann était resté incliné vers son interlocuteur durant le début de l'entretien. Il s'est redressé, et il regarde Pierre comme s'il était devant un fou. Lorsque Pierre a terminé son discours, il recule de quelques pas, semblant prêt à dire des mots qu'en fin de compte, il ne prononce pas.

Puis il se dirige vers la cheminée et sonne.
Pierre ne fait pas un geste. Il attend en souriant.

Le secrétaire entre. Steinmann le renvoie, sa journée est terminée. Antoine se retire... Aussitôt, Steinmann revient auprès de Pierre, et ayant sorti de son bureau un révolver, le met dans sa poche, et dit calmement...

H: Vous excuserez cette petite précaution, Monsieur, que je suis obligé de prendre au cas où vous seriez devenu fou... Non, vous n'êtes pas fou, mais vous venez ici dans un but que je ne m'explique pas, et vous lancez contre moi une accusation si stupéfiante que je suis curieux d'en connaître la raison...

...

Il avait une voix émue, et ses yeux tristes semblaient mouillés de larmes. Pierre Lafontaine frissonnait. L'hypothèse que son intuition lui avait suggérée sur une base fragile de petits faits, était-elle fausse ? Un détail attire son attention par l'échancrure du gilet. Il aperçoit la pointe de l'épingle fixée à la cravate et il constate sa longueur insolite. De plus, la tige d'or en était triangulaire, et formait comme un menu poignard, très fin, très délicat, mais redoutable en des mains expertes. Pierre ne doutait pas que l'épingle ornée de la perle magnifique n'ait été l'arme qui avait perforé le cœur de ce pauvre Lavergnat.

Il murmure...

P: Vous êtes rudement fort, Monsieur...

...

Toujours grave, l'autre gardait le silence comme s'il ne comprenait pas, et comme s'il attendait les explications auxquelles il avait droit. Malgré tout, cette attitude impassible troublait Pierre...

P: Oui, rudement fort, car il est évident que Madame n'a fait qu'obéir à vos ordres en convertissant vos valeurs, de même qu'en empruntant les bijoux pour les acheter.

Il est évident que la personne qui est sortie de votre bâtiment avec un sac de voyage n'était pas votre femme, mais une complice, votre amie, probablement, et c'est votre amie qui se fait pourchasser par le commissaire Brossard. Je trouve la combinaison merveilleuse. Que risque cette femme puisque c'est votre dame que l'on cherche ?

Et comment chercherait-on une autre femme que la vôtre, puisque vous avez promis une prime de cent-mille francs à qui la retrouverait ?

Oh !, les cent-mille francs déposés chez un notaire, quel coup de génie ! Ils ont ébloui la police. Ils ont bouché les yeux des plus perspicaces. Un monsieur qui dépose cent-mille francs chez un notaire dit la vérité. Et l'on poursuit la femme ! Et on vous laisse mijoter tranquillement vos petites affaires, vendre au mieux votre écurie de courses et vos meubles, et préparer votre fuite ! Dieu que c'est drôle !

...

Steinmann ne bronchait pas. Il s'avance et demande qui il est, toujours avec le même flegme...

Pierre Lafontaine éclate de rire...

P: Quel intérêt cela peut-il avoir en l'occurrence ?

Mettons que je sois l'envoyé du destin, et que je surgisse de l'ombre pour vous perdre !

...

Il se lève précipitamment, saisit Steinmann à l'épaule et lui jette en mots saccadés...

P: Ou pour te sauver, écoute-moi ! Les 3 millions de ta femme, presque tous les bijoux, l'argent que tu as touchés aujourd'hui pour la vente de ton écurie et de tes immeubles, tout est là, dans ta poche ou dans ce coffre-fort. Ta fuite est prête. Tiens, derrière cette tenture, on aperçoit le cuir de ta valise... Les papiers de ton bureau sont en ordre. Cette nuit, tu filais à l'anglaise, bien déguisé, méconnaissable, toutes précautions prises, tu rejoignais ta maîtresse, celle pour qui tu as tué: Sophie Darbeley, sans doute. Un seul obstacle: la police... Les 12 agents que les révélations de Lavergnat ont postés sous tes fenêtres. Tu es fichu ! Eh bien, je te sauve. Un coup de fil et, vers 3 ou 4 heures du matin, mes amis suppriment l'obstacle et les agents et, sans tambour ni trompette, on détale...

H: Des mots !

P: Comme condition, presque rien, une bêtise pour toi, le partage des millions et des bijoux. Ça colle ?

...

Pierre était penché sur Steinmann et à son tour avec une énergie irrésistible, Steinmann chuchote...

H: Je commence à comprendre, c'est du chantage...

P: Chantage ou non, appelle ça comme tu veux, mon bonhomme, mais il faut que tu en passes par où j'ai décidé.

Et ne crois pas que je flanche au dernier moment...

Ne te dis pas: "Voilà un gentleman que la crainte de la police fera réfléchir. Si je joue gros jeu en refusant, lui, il risque également les menottes, la cellule, puisque nous sommes traqués tous deux comme des bêtes fauves." ... Erreur, Monsieur ! Moi, je m'en tire toujours. Il s'agit uniquement de toi...

La bourse ou la vie, Monseigneur. Part à 2, sinon..., c'est l'échafaud ! Alors, ça colle ?

...

Le visage de Steinmann avait perdu son assurance et pris peu à peu, sous une poussée lente de peur et de rage, une expression féroce, presque bestiale.

Il annonçait une révolte. Un geste brusque, Steinmann dégage, empoigne son revolver et tire... mais Pierre prévoyait l'attaque. Deux fois, il tire. Pierre s'est jeté de côté d'abord, puis s'abattait aux genoux de Steinmann qu'il saisit par les jambes

et le fait basculer. D'un effort, Steinmann se dégage.

Les deux ennemis s'agrippent à bras-le-corps, et la lutte est acharnée, sournoise, sauvage.

Tout à coup, Pierre sent une douleur à la poitrine...

P: Ah !, canaille !, c'est comme avec Lavergnat... l'épingle !

...

Il se raidit désespérément, maîtrise Steinmann à la gorge, enfin vainqueur et Tout-Puissant...

P: Imbécile... Si tu n'avais pas abattu ton jeu, j'étais capable de lâcher la partie. T'as une telle figure d'honnête homme ! Mais quels muscles, Monseigneur ! Un moment, j'ai bien cru... Seulement, cette fois, ça y est ! Allons, mon bon ami, donne-moi l'épingle et fais risette... Mais non, ça, c'est une grimace... Je serre trop fort, peut-être ? Monsieur va tourner de l'oeil ? Alors, sois sage... Bien, une toute petite ficelle autour des poignets... Tu permets ? Mon Dieu, quel accord parfait entre nous ! C'est touchant ! Au fond, tu sais, j'ai de la sympathie pour toi... Et maintenant, attention ! Et mille excuses !

...

Pierre se dresse à demi et de toutes ses forces, il lui assène au creux de l'estomac un formidable coup de poing. Steinmann s'étourdit et tombe sans connaissance...

S: Voilà ce que c'est que de manquer de logique, mon bon ami. Je t'offrais la moitié de tes richesses... Je ne t'accorde plus rien du tout..., si tant est que je puisse avoir quelque chose, car c'est là l'essentiel. Où le bougre a-t-il caché son magot ? Dans le coffre-fort ? Bigre, ça sera dur. Heureusement que j'ai toute la nuit...

...

Il s'est mis à fouiller les poches de Steinmann, prend un trousseau de clés, s'assure d'abord que la valise dissimulée derrière la tenture ne contenait pas déjà les papiers et les bijoux, et il se dirige vers le coffre-fort.

À ce moment, il s'arrête. Il entend du bruit quelque part. Les domestiques ? Impossible !

Leurs mansardes se trouvaient au troisième étage.

Il écoute. Le bruit provenait d'en bas. Subitement, il comprend: les agents, ayant aperçu les détonations, frappaient à la grande porte sans attendre le lever du jour...

Sacrebleu ! Pierre avait alors quelques secondes pour ouvrir un coffre... Impossible ! Il continue à réfléchir tout en parlant et tout en écoutant les allées et venues de l'extérieur. Il ferme à double tour la porte de la chambre, puis il revint au coffre... il lui fallait 4 lettres.

Il lui fallait de l'aide. Il devait réfléchir et garder son sang-froid. Ces instants sont terribles.

À genoux devant le coffre, il manoeuvre les 4 boutons avec une attention minutieuse. Ensuite, il examine le trousseau de clés, choisit l'une d'elles, puis une autre, et tente vainement de les introduire... C'est toujours au troisième coup qu'il gagne... Victoire... La serrure fonctionne.

Le battant s'ébranle. Pierre l'entraîne vers lui en reprenant le trousseau. Mais d'un bond, il saute en arrière...

Avec un hoquet d'épouvante, ses jambes vacillaient sous lui. Les clés s'entrechoquaient dans sa main fébrile avec un cliquetis sinistre.

Et durant 20 ou 30 secondes, malgré le vacarme que l'on faisait en bas, et les sonneries qui retentissaient, il restait là, les yeux hagards, à contempler la plus horrible, la plus abominable vision qui soit... Il y avait là, un corps de femme à moitié vêtu, courbé en deux dans le coffre, tassé comme un paquet trop gros et des cheveux blonds qui pendaient..., et du sang...

P: La f..., la femme ! Oh !, le monstre !

Il s'éveilla subitement de sa torpeur pour cracher à la figure de l'assassin et pour le marteler à coups de talon...

P: Tiens, misérable !... Tiens, canaille !, et avec ça, l'échafaud, le tonneau de goudron et les plumes !

...

Cependant, aux étages supérieurs, des cris répondaient à l'appel des agents. Pierre entendait des pas qui dégringolaient l'escalier. Il était temps de songer à la retraite.

En réalité, ça l'embarrassait peu.

Durant son entretien avec Steinmann, il avait eu l'impression, tellement l'ennemi montrait de sang-froid, qu'il devait exister une issue particulière. D'ailleurs, pourquoi Steinmann a-t-il engagé la lutte, s'il n'avait été sûr d'échapper à la police ?

Pierre passe dans la chambre voisine. Elle donnait sur un jardin. À la minute même où les agents s'étaient introduits, il enjambait le balcon et se laissait glisser le long d'une gouttière. Il fait le tour des bâtiments. En face, il y avait un mur bordé d'arbustes. Il s'engage entre ce mur et les arbustes, et trouve une petite porte qu'il lui a été facile d'ouvrir avec une des clés du trousseau.

Dès lors, il n'avait qu'à traverser une salle vide d'un atelier, et quelques instants plus tard, il se trouvait à la rue du Doubs. Bien entendu, et il ne le doutait pas, la police n'avait pas prévu cette issue... et c'est ainsi qu'il retournait chez Dominic. Pierre lui raconte...

D: Mais les millions ?, les bijoux ?

P: Ils étaient dans le coffre. Je me rappelle très bien avoir aperçu le paquet...

D: Alors ?

P: Ils y sont toujours...

D: Pas possible...

P: Ma foi, oui. Je pourrais te dire que j'ai eu peur des agents, ou bien alléguer une délicatesse subite. La vérité est plus simple et plus prosaïque... Ça sentait trop mauvais !

D: Quoi ?

P: Oui, mon cher, l'odeur qui se dégageait de ce coffre, de ce cercueil... Non, je n'ai pas pu... la tête m'a tourné... Une seconde de plus, je me trouvais mal. Est-ce assez idiot ? Tiens, voilà tout ce que j'ai rapporté de mon expédition, l'épingle de cravate. La perle vaut au bas mot cinquante-mille francs...

D: Tant que ça ?

P: Oui, et je te l'avoue, je suis fichtrement vexé. Quelle gaffe !

D: Et le mot du coffre-fort ?

P: Eh bien ?

D: Comment l'as-tu deviné ?

P: Oh !, très facilement. Je m'étonne même de n'y avoir pas songé plus tôt... Il était contenu dans les révélations télégraphiées par Lavergnat. Voyons, mon cher, les fautes d'orthographe...

D: Les fautes d'orthographe !?

P: Sacrebleu !, mais elles sont voulues. Serait-il admissible que le secrétaire, que l'intendant ait fait des fautes d'orthographe et qu'il écrive fuir avec un e final, attaque avec un seul t, ennemies avec un seul n et prudence avec un a ? Moi, cela m'a frappé aussitôt. J'ai réuni les quatre lettres, et j'ai obtenu le mot ETNA, le nom du fameux cheval !

D: Et ce seul mot a suffi ?

...

P: Parbleu ! Il a suffi, d'abord, pour me lancer sur la piste de l'affaire Steinmann, dont tous les journaux parlaient, et ensuite, pour faire naître en moi l'hypothèse que c'était là le mot du coffre-fort, puisque, d'une part, Lavergnat connaissait le contenu macabre du coffre-fort, et que, de l'autre, il dénonçait Steinmann... Et c'est ainsi, également, que j'ai été conduit à supposer que Lavergnat avait un ami dans la rue, qu'ils fréquentaient tous deux le même café... Ils s'amusaient à déchiffrer les problèmes et les mots cachés des journaux illustrés, et qu'ils s'ingéniaient à correspondre télégraphiquement d'une fenêtre à l'autre...

D: Et voilà, comme c'est tout simple !

P: Très simple. Et l'aventure prouve une fois de plus qu'il y a quelque chose d'important à l'examen des faits, l'observation, la déduction, le raisonnement et autres balivernes... l'intuition..., l'intuition et l'intelligence... Et Pierre, sans se vanter, ne manque ni de l'une ni de l'autre !

D: Sans se vanter ?

P: Absolument !

D: Non, tu ne te vanter pas en me disant ça ?

P: Pas du tout !

D: À d'autres...

P: Oh, bon... si c'est comme ça...

D: Oui bon, mais j'ai encore tant de choses, à apprendre de toi...

P: Oui, eh bien, en attendant, sers-moi donc une tasse de ton jus de chaussette !

D: Cela veut-il dire que j'ai aussi à apprendre à faire du café ?

P: Cela se peut...

D: Que veut Monsieur, un arabica corsé ?

P: Non, un double Ness !

D: De la poudre ?

P: J'aime autant... pour me calmer...

D: Autant une verveine, dans ce cas !

...

* * *

À Berne, pensez-vous, on avait eu vent d'une sordide aventure... Vincent et Maximine avaient été dépêchés sur les lieux pour une enquête inhabituelle...

V: Ah, quand j'y repense...

M: Allons, n'y pense plus !

V: C'est facile... non, c'est impossible !

M: Il le faudra bien, pourtant...

V: Comment peut-on en arriver là ?

M: Eh bien, j'imagine que ça commence comme on nous l'a tous dit quand on est gamin... "qui vole un oeuf, vole un boeuf..." et ça devient "qui tue... son chien, par exemple, tue sa femme..."

V: Oui, mais là... c'est épouvantable !

M: Vincent... le type s'est suicidé ensuite...

V: Hum... je n'en suis pas si sûr !

M: C'est pourtant évident !

V: Oui, je dis pas, mais il y a quand même un truc
qui ne colle pas...

M: Lequel ?

V: Il s'est pris un méchant coup !

M: Tu veux dire qu'il n'était pas seul ?

V: Certain !, de plus, il y a de nombreuses marques qui
démontrent au moins la présence de deux paires de
chaussures différentes !

...

M: Oh, mais ceci explique cela ! Un maître chanteur est
passé par là !

V: Reste à savoir de quoi il est mort...

M: L'autopsie nous le dira...

V: Au moins, ce n'est pas ton ami Raoul !

M: Mon ami...

V: Oui, bon... Raoul ne tue pas !

M: Juste ! Ça fait longtemps que l'on n'en a pas reparlé...

V: Moui !

M: Bien, c'est encore une affaire rondement menée et déjà
classée !

V: J'espère bien ne pas en faire de cauchemar !

M: Allons, allons... je vais te trouver de quoi te changer
les idées !

V: Merci !

...

Pour se changer les idées, rien de tel qu'un weekend
à la campagne ! Vincent y a pris gout.

Chapitre 2 : le signe de l'ombre...

La Chaux-de-Fonds convenait bien en ce moment à Pierre Lafontaine, mais de là à s'y installer avec sa bienaimée, ce n'était pas la solution. Elle était bien à l'abri, et quant à savoir où, même Dominic ne le savait pas forcément. Pierre avait beaucoup changé. Il s'absentait souvent, et de retour en ville, il prenait une chambre dans un hôtel, chaque fois différent, cela va de soi.

Il aimait par contre le quartier de la rue du Nord où Dominic logeait en ce moment. C'était presque en périphérie de la ville, un quartier calme. Dominic appréciait grandement, de plus, c'était près de son lieu de travail officiel, quand il n'opérait pas en toute discrétion avec Pierre et toute la bande.

Trop jeune encore, quoique, son rôle était plus souvent sur mesure comme à Lausanne. C'est ainsi que cela fonctionnait, et un jour, Dominic attendait Pierre pour une mission. On toque à la porte et un individu entre sans autre... Si Dominic n'avait pas attendu Pierre, il ne l'aurait certes pas reconnu sous l'aspect d'un militaire lieutenant en retraite.

Donc...

...: J'ai reçu ton message, un monsieur à moustaches grises, vêtu d'une redingote marron, et coiffé d'un chapeau à larges bords. Et me voici !

D: Qui êtes-vous ?

P: Eh bien, quoi ?

D: Ah, Stéphane, c'est toi ?

P: Eh bien, qu'y a-t-il ?

D: Pas grand-chose, une coïncidence assez bizarre.

Et comme il te plaît de dénêler les affaires mystérieuses, ou de les combiner... Beau costume !

P: Merci... et alors ?

D: Tu es bien pressé !

P: Excessivement, si l'affaire en question ne vaut pas la peine que je me dérange... va droit au but !

D: Bien, allons-y ! Commence, je te prie, par jeter un coup d'oeil sur ce petit tableau que j'ai découvert l'autre semaine dans un magasin de l'artère, et que j'ai acheté pour son cadre à double palinette, car la peinture est abominable...

P: Abominable, en effet, mais le sujet lui-même ne manque pas de saveur..., ce coin de vieille cour avec sa rotonde à colonnade grecque, son cadran solaire et son bassin, avec son puits délabré, avec ses marches et son banc de pierre... tout cela me paraît bien pittoresque...

...

D: Et authentique. Bonne ou mauvaise, la toile n'a jamais été enlevée de son cadre... D'ailleurs, la date est là... Tiens, dans le bas, à gauche, ces chiffres rouges, 15-4-2, qui signifient évidemment 15 avril 1902...

R: En effet... en effet... mais tu parlais d'une coïncidence, et jusqu'ici, je ne vois pas...

...

Dominic avait dans un coin de sa chambre, une longue-vue qu'il avait positionnée sur son trépied et qu'il avait braquée vers la fenêtre ouverte d'une chambre située en face de son appartement, de l'autre côté du pâté de maisons.

Il prie Pierre de regarder par la lunette.

Pierre se penche. Le soleil est oblique à cette heure, et il éclairait la chambre où l'on apercevrait des meubles d'acajou très simples, un grand lit d'enfant habillé de rideaux en cretonne...

P: Ah !, c'est le même tableau !

D: Exactement le même !, et la date, vois-tu la date en rouge ? 15-4-2 ?

P: Oui, je vois... et dis-moi, qui demeure dans cette chambre ?

D: Une dame ou plutôt une ouvrière, puisqu'elle est obligée de travailler pour vivre..., elle fait des travaux de couture qui la nourrissent à peine, elle et son enfant...

P: Comment s'appelle-t-elle ?

D: Louise Entremont, d'après mes renseignements, elle est l'arrière-petite-fille d'un général qui avait été guillotiné... je ne me souviens plus quand...

P: C'était le même jour que André Cheseaux.

Sache que cet Entremont, selon les mémoires du temps, passait pour très riche...

D: Ah, vraiment ?

...

Pierre relève la tête et demande...

P: L'histoire est intéressante... Pourquoi as-tu attendu pour me la raconter ?

D: D'abord, je me suis renseigné, ensuite, parce que c'est aujourd'hui, le 15 avril...

P: Eh bien ?

D: Eh bien, depuis hier, je sais par un bavardage de concierge que le 15 avril occupe une place importante dans la vie de Louise Entremont...

P: Pas possible !

D: Écoute ça... Contrairement à ses habitudes, elle qui travaille tous les jours, qui tient en ordre les deux pièces dont se compose son appartement, qui prépare le déjeuner que sa fille prendra au retour de l'école communale, elle sort avec la petite vers 10 heures, et ne rentre qu'à la nuit tombante...

D: Cela, depuis des années, et, quel que soit le temps. Avoue que c'est étrange, cette date que je trouve sur un vieux tableau analogue, la sortie annuelle de la descendante du général Entremont...

P: Étrange... tu as raison, et sait-on où elle va ?

D: On l'ignore. Elle ne s'est confiée à personne.

D'ailleurs, elle parle très peu...

P: Tu es sûr de tes informations ?

D: Tout à fait sûr, foi de Pierre, euh, de Stéphane.

Et la preuve qu'elles sont exactes, tiens, la voici !

...

Une fenêtre s'était ouverte en face, livrant passage à une petite fille de 7 à 8 ans. Une dame apparaît derrière elle, assez grande, encore jolie, l'air doux et mélancolique. Toutes deux étaient prêtes, habillées de vêtements simples, mais qui dénotaient chez la mère un souci d'élégance.

Dominic prend le pari qu'elles vont sortir. De ce fait, après un moment, la mère prend l'enfant par la main, et elles quittent la chambre. Pierre Lafontaine saisit son chapeau et dit à Dominic de la suivre. Une curiosité trop vive le stimulait pour qu'il fasse la moindre objection.

Il accompagne Pierre. Ils arpentent gentiment la rue du Nord. En arrivant au croisement de la rue du Crêt, ils prennent à gauche, passent devant l'école.

Au bout de la rue, Louise et sa fille entrent dans un petit magasin. Elle achète des provisions qu'elle place dans le petit panier que portait sa fille et qui semblait déjà contenir quelque chose. Puis elles remontent la rue du Nord jusqu'à la dernière maison.

Pierre et Dominic marchaient silencieusement avec une préoccupation visible que Dominic se réjouissait d'avoir provoquée. De temps à autre, une phrase montrait le fil de ses réflexions, et on ne pouvait constater que l'énigme demeurait entière pour eux. Louise et sa fille prennent maintenant une ruelle. Il y avait une petite maison tout au bout à droite. Devant la porte, Louise Entremont s'arrête, et elle l'ouvre à l'aide d'une clé qui parut énorme. Elles entraient... En tout cas, elle n'a rien à cacher, car elle ne s'est pas retournée une seule fois.

Pour ne pas attirer l'attention, et pour mieux observer la maison sur l'autre rue, ils traversent la rue des Sorbiers et s'installent sur l'escalier de la propriété, cachés derrière une voiture qui stationnait là.

À peine installés, voici deux vieux mendiants, un homme et une femme déguenillés, sales, crasseux, couverts de haillons arrivent de la rue des Sorbiers. Ils passaient sans prêter attention à leur présence.

Ils traversent la route, et eux aussi, ils se présentent devant la maison. L'homme sort de sa besace une grosse clé pour ouvrir la même porte qui se refermait sur eux. Et tout de suite, au bord de la rue, une automobile s'arrête. Pierre entraîne Dominic pour se dissimuler.

Ils voient descendre une jeune femme très élégante, parée de bijoux, les yeux trop noirs, les lèvres trop rouges, et les cheveux trop blonds, et avec un petit chien sous le bras. Elle aussi s'en va ensuite à la maison. Devant la porte, même manœuvre, même clé. La demoiselle au petit chien disparaît...

P: Ça commence à devenir amusant. Quel rapport ont ces gens-là les uns avec les autres ?

...

Successivement, débouchaient encore de la ruelle deux dames âgées, maigres, assez misérables d'aspect, et qui se ressemblaient comme deux sœurs; puis un type qui ressemble à un secrétaire personnel; puis un militaire; puis un gros monsieur vêtu d'une jaquette malpropre et rapiécée; puis une famille d'ouvriers, tous les six, pâles, malades, l'air de gens qui ne mangent pas à leur faim. Et chacun arrivait avec un panier ou un filet rempli de provisions...

D: Eh, c'est un jour de pique-nique !

P: C'est de plus en plus étonnant, et je ne serai tranquille que quand je saurai ce qui se passe dans cette maison...

...

Un mur entoure toute la propriété où se trouvaient des arbres qui dépassaient aisément. Ils cherchaient vainement un stratagème, quand tout à coup, la porte s'ouvre.

L'un des enfants de l'ouvrier sort. Le gainin s'en va et court le long de la rue à droite jusqu'au petit magasin.

Quelques minutes plus tard, il revenait en portant deux bouteilles d'eau. Il les dépose pour sortir la grosse clé de sa poche.

À ce moment, Pierre avait déjà quitté l'escalier et d'un pas lent comme un promeneur qui flâne, et ce, jusqu'à la maison. Lorsque l'enfant, après avoir pénétré dans la maison, repoussait la porte, Pierre se précipite et plante la pointe de son couteau dans la gâche de la serrure.

Un petit effort suffisait pour que la porte s'entrebâille. Il passe la tête avec précaution, puis à la grande surprise de Dominic, il entre franchement.

Ayant suivi son exemple, Dominic a pu constater que l'entrée formait un sas où il y avait un grand rideau qui leur permettait de se cacher. Le sas était constitué d'un muret où une sorte de grille de fer forgé garnissait l'ouverture. Cette grille était formée de barreaux comme des branches avec des feuilles et des fleurs. La vue donnait sur un grand séjour. La grande porte-fenêtre s'ouvrait sur une terrasse couverte. Le spectacle qui s'offrait à eux était si imprévu, que Pierre et Dominic en sont restés bouche bée.

Devant eux, dans l'espace qui s'étendait devant eux et au-delà dans le jardin, ils y voyaient le même décor que représentait le vieux tableau acheté par Dominic chez un brocanteur ! Le même décor avec le jardin extérieur, la même rotonde avec sa colonne légère.

Sur la terrasse, les mêmes bancs dominaient quatre marches qui descendaient vers le jardin avec une allée centrale avec un parterre. Plus au fond se dressait un abri avec un joli toit, et tout près, une pièce d'eau et la même table avec un cadran solaire. C'était le même décor !

Ce qui ajoutait à l'étrangeté du spectacle, c'était le souvenir que précisément ce jour-là qui était le 15 avril, et que seize à dix-huit personnes, si différentes d'âge, de condition et de manières, avaient choisi pour se rassembler ici à La Chaux-de-Fonds.

Toutes ces personnes s'étaient assises par groupes isolés sur les bancs et les marches. Elles mangeaient. Non loin de la voisine et de sa fille, la famille d'ouvriers et le couple de mendiants fusionnaient, tandis que le secrétaire, le monsieur à la jaquette malpropre, le caporal et les deux soeurs maigres partageaient leurs tranches de jambon, leurs boîtes de sardines et leur fromage.

Il était maintenant 13h30. Le mendiant sort sa pipe ainsi que le gros monsieur. Les hommes se mettent à fumer près de la rotonde, puis les femmes les rejoignent.

Tous ces gens avaient l'air de se connaître.

Pierre et Dominic se trouvaient juste un peu trop loin pour qu'ils entendent leurs paroles. Ils voyaient que la conversation devenait animée. La demoiselle au petit chien parlait longuement et faisait de grands gestes qui incitaient le petit chien à des aboiements furieux.

Soudain, il y a eu une exclamation, et aussitôt, des cris de colère, et tous, hommes et femmes s'élançaient en désordre vers l'abri où il y avait un puits. Un des gamin de l'ouvrier en surgissait à ce moment, attaché par la ceinture à un crochet que terminait une corde, et les trois autres gamins le remontaient en tournant la manivelle.

Plus agile, le caporal se jette sur lui, et tout de suite, le secrétaire et le gros monsieur l'agrippaient, tandis que les mendiants et les soeurs maigres se battaient avec le ménage d'ouvriers.

En quelques secondes, il ne restait à l'enfant plus que sa chemise. Maître des vêtements, le secrétaire se sauve, poursuivi par le caporal qui lui arrache la culotte, laquelle est reprise au caporal par une des sœurs inaignes...

D: Ils sont fous !

P: Mais non, mais non !

D: Comment, non !, y comprends-tu donc quelque chose à leurs jeux ?

...

À la fin, Louise Entremont qui s'était imposée en conciliatrice après le débat réussit à apaiser le tumulte. On s'assit de nouveau, mais il y a eu une réaction chez tous ces gens exaspérés. Ils demeuraient immobiles et taciturnes, comme harassés de fatigue. Puis rien ne se passait pendant un long moment. Impatienté, et commençant à souffrir de la faim, Dominic s'en va en quête. Il est prévu de se retrouver ici même ou sur l'escalier si toutefois il y avait du nouveau. Dominic s'en va comme l'enfant au petit magasin où il achète des provisions.

De retour à la maison, rien n'avait changé.

Ils se partageaient la collation tout en surveillant les acteurs de la comédie incompréhensible qui se jouait sous leurs yeux. Chaque minute semblait les accabler d'une tristesse croissante, et ils prenaient des attitudes découragées, courbaient le dos de plus en plus et s'absorbaient dans leurs méditations.

Pierre et Dominic ont été d'une patience extrême.

C'est vers 17 heures que le gros monsieur à la jaquette malpropre se souciait de l'heure.

Tous regardaient leur montre comme s'ils attendaient avec anxiété un évènement qui devait avoir pour eux une importance considérable. L'évènement semble ne pas s'être produit, car au bout de 20 minutes, le gros monsieur a eu un geste de désespoir.

Il se lève et met son chapeau.

Alors, plusieurs ont témoigné leurs lamentations.

Les deux soeurs maigres et la femme de l'ouvrier se jetaient à genoux et elles ont fait le signe de la croix.

La demoiselle au petit chien et la mendicante s'embrassaient en sanglotant.

Pierre et Dominic surprenaient Louise Entremonst qui serrait sa fille contre elle, d'un mouvement triste.

Pierre décrète alors que c'était le moment de filer.

Ils partent sans encombre par la rue Bel-Air. Au croisement de la rue du Nord, et sans rien dire, Pierre entre dans la première maison qui devait dominer le terrain d'en face.

Après avoir conversé quelques instants avec le concierge, satisfait, il est de retour dans la rue. Ils repartent en suivant la rue Bel-Air jusqu'à la rue de la Charrière pour prendre les transports publics.

Au 2 de l'Espace Cité, le premier étage était occupé par une étude de notaire. Presque aussitôt arrivés, ils sont priés d'entrer dans le cabinet de maître Frédéric Frunz, un homme d'un certain âge, affable et souriant.

Pierre Lafontaine se présente sous le nom du lieutenant Glauser accompagné de son neveu Dominic.

Il voulait se faire bâtir une maison selon ses goûts,
et on lui avait parlé d'un terrain sis à la rue des Sorbiers...
rue du Nord...

F: Navré, ce terrain n'est pas à vendre !

G: Ah !, on m'avait pourtant dit...

F: Non, non... je suis formel !

...

Le notaire se lève et prend dans une armoire
un objet qu'il lui montre. Confondus, une fois de plus, c'était
le même tableau que Dominic avait acheté, toujours le même
tableau qui se trouvait chez Louise Entremont...

Le lieu fait partie d'un grand jardin, et les héritiers ont
tout vendu, peu à peu, mais ce dernier est et reste dans
l'indivision... à moins que quelqu'un débrouille le fin mot
de l'histoire. Le lieutenant Glauser est curieux.
Maitre Frunz qui semblait ravi de placer son récit.

Et sans se faire prier...

" Dès le début de la crise, Louis Entremont, sous prétexte
de rejoindre sa femme qui vivait à Genève avec leur fille
Pauline, vendait sa propriété de Peseux, congédiait
ses serviteurs, et il est venu s'installer avec son fils Charles,
dans sa petite maison de la rue des Sorbiers. Personne ne
le connaissait, sauf une vieille servante dévouée. Il y resta
caché durant 3 ans, et il pouvait espérer que sa retraite ne
serait pas découverte lorsqu'un jour, après déjeuner, comme
il faisait sa sieste, la vieille servante entra précipitamment
dans sa chambre. Elle avait aperçu au bout de la rue
une patrouille qui semblait se diriger vers la maison.

Louis Entremont s'appêtait vivement, et à l'instant où les hommes frappaient, il disparut par la porte qui donnait sur le jardin... Il criait à son fils d'une voix effacée de les retenir 5 minutes seulement.

Voulait-il s'enfuir ?

Trouva-t-il gardées les issues du jardin ?

Mystère !

Quelques minutes plus tard, il revenait, et répondait très calmement aux questions des miliciens, et ne faisait aucune difficulté à suivre les hommes. Son fils Charles, bien qu'il n'avait que 18 ans, a également été emmené.

Cela se passait... "

Me Frunz s'est tourné vers le calendrier qui pendait au mur, et il s'écrie...

F: Mais c'est justement aujourd'hui ! Nous sommes le 15 avril, jour anniversaire de l'arrestation !

G: Coïncidence bizarre, et cette arrestation a sans doute eu des suites graves !?

F: Oh !, fort graves... 3 mois après, Entremont a été exécuté. On oubliait son fils Charles en prison, et leurs biens furent confisqués...

G: Des biens immenses, n'est-ce pas ?

F: Eh voilà !, voilà précisément où les choses se compliquent. Ces biens demeurent introuvables. Son ancienne propriété avait été vendue à un Anglais, avant la crise, ainsi que tous les bijoux, les valeurs et collections. L'administration ordonnait des enquêtes minutieuses qui n'ont abouti à aucun résultat...

...

G: Il restait tout au moins, la petite maison...

F: La petite maison a été achetée à vil prix par le délégué même qui avait arrêté Entremont, Monsieur Broquet. Il s'y enferma, barricadait les portes et fortifiait les murs...

G: J'ai vu ça, du bel ouvrage...

F: Lorsque Charles Entremont a enfin été libéré, il s'est présenté chez lui, et il a été reçu à coups de fusil...

F: Charles a intenté des procès qu'il a perdus...

Il a même proposé de grosses sommes, en vain.

Broquet a été intraitable. Il avait acheté la maison, il la garderait jusqu'à sa mort. Mais le 12 février 1903, Broquet a dû vider les lieux. La joie de Charles a été si grande, sans doute qu'il a été si violemment bouleversé par toutes ces épreuves... En arrivant au seuil de la maison enfin reconquise, avant même d'ouvrir la porte, il s'est mis à danser et à chanter comme un fou !

G: Bigre !, et que devient-il ?

F: Sa mère, et sa sœur Pauline, laquelle avait fini par se marier à Genève avec un de ses cousins, étant mortes toutes deux, la vieille servante prit soin de lui, et ils ont vécu dans la maison. Des années passaient sans événement notable, mais un coup de théâtre...

À son lit de mort, devant deux témoins qu'elle appelait, la vieille servante fit d'étranges révélations.

Elle déclarait qu'au début de la crise, Entremont avait transporté dans sa maison des sacs remplis d'or et d'argent, et que ces sacs avaient disparu quelques jours avant l'arrestation... D'après des confidences antérieures de Charles, qui les tenait de son père, les trésors se trouvaient cachés dans le jardin, entre la rotonde, le cadran solaire et le puits.

...

F: Comme preuve, elle montrait les toiles que le père avait peintes durant sa captivité et qu'il avait réussi à lui faire passer avec l'ordre de les remettre à sa femme, à son fils et à sa fille... Tentés par l'appât des richesses, Charles et la vieille bonne avaient gardé le silence. Puis sont venus les procès, la conquête de la maison, la folie de Charles, les recherches personnelles et inutiles de la servante, et les trésors étaient toujours là...

G: Et ils y sont encore !

F: Et ils y sont toujours, à moins que... Monsieur Broquet, qui avait sans doute flairé quelque chose, ne les ait dénichés. Hypothèse peu probable, car Monsieur Broquet est mort dans la misère...

G: Alors ?

F: Alors, on a cherché. Les enfants de Pauline, la soeur, accouraient de Genève. On découvrait que Charles s'était marié clandestinement et qu'il avait des fils. Tous ces héritiers se mirent à la besogne...

G: Mais Charles ?

F: Charles vivait dans la retraite la plus absolue. Il ne quittait pas sa chambre...

G: Jamais ?

F: Si, quand même, et c'est là vraiment ce qu'il y a d'extraordinaire, de prodigieux dans l'aventure. Une fois l'an, Charles Entremont, par une sorte de volonté inconsciente, descendait, suivait exactement le chemin que son père avait suivi, traversait le jardin, et s'asseyait tantôt sur les marches de la rotonde, dont vous voyez ici le dessin, tantôt sur la margelle de ce puits. À 17h27, il se levait et rentrait, et jusqu'à sa mort, il ne manquait pas une seule fois cet incompréhensible pèlerinage...

...

F: Or, ce jour-là, c'était le 15 avril, jour de l'anniversaire de l'arrestation.

...

Maitre Frunz ne souriait plus, troublé lui-même par la déconcertante histoire qu'il avait racontée.
Après un instant de réflexion, Pierre demande...

G: Et depuis la mort de Charles ?

F: Depuis cette époque, les héritiers continuent le pèlerinage. Les premières années, des fouilles minutieuses ont été pratiquées. Pas un centimètre du jardin que l'on ne scrute, pas une motte de terre que l'on ne retourne. Maintenant, c'est fini, on ne cherche plus. Ils s'asseyent sur les marches de la rotonde comme le pauvre fou, et comme lui, attendent. Depuis, tous ceux qui se sont succédé, les fils après les pères, tous ont perdu... le ressort de la vie. Ils n'ont plus de courage. Ils attendent, ils attendent le 15 avril, et lorsque le 15 avril est arrivé, ils attendent qu'un miracle se produise. ...

F: La misère a fini par tous les vaincre. Peu à peu, tout a été vendu, mais ce coin-là, ils aimeraient mieux mourir que de le céder. Là-dessus, tout le monde est d'accord, aussi bien Louise Entremont, l'héritière directe de Pauline, que les mendiants, les ouvriers, le secrétaire, la danseuse de cirque, etc.. qui représentent ce malheureux Charles...

...

G: Hum... je comprends mieux...

...

Un nouveau silence, et Pierre reprend...

G: Votre opinion, Maître Frunz ?

F: Mon opinion est qu'il n'y a rien. Quel crédit accorder aux dires d'une vieille bonne, affaiblie par l'âge ? Quelle importance attacher aux lubies d'un fou ? En outre, si Entremont avait réalisé sa fortune, ne croyez-vous point que cette fortune se serait trouvée ? Dans un espace restreint comme celui-là, on cache un papier, un joyau, non pas des trésors...

G: Cependant, les tableaux ?

F: Oui, évidemment, mais tout de même, est-ce une preuve suffisante ?

...

Pierre se penche alors sur le tableau du notaire, et après l'avoir examiné longuement...

G: Vous avez parlé de trois tableaux ?

F: Oui, en voici un remis à mon prédécesseur par les héritiers de Charles. Louise Entremont en possède un autre. Quant au troisième, on ne sait pas ce qu'il est devenu...

...

Pierre regarde Dominic... puis il réfléchit longuement, car il devait y avoir quelque chose. Ce quelque chose était forcément là, sur le tableau...

G: Encore une question: personne ne s'est jamais offert pour résoudre ce problème ?

...

Bien sûr !, et l'étude a déjà reçu bon nombre de personnes qui n'ont rien trouvé. La règle est de déposer la somme de 5'000.- pour le dérangement, et en cas de réussite, le tiers lui revient. Pierre n'a pas eu à réfléchir.

Il sort son portefeuille et dépose les 5'000.-

Le notaire a sursauté...

Pierre réclame un reçu et demande à convoquer tous les héritiers pour une date qu'il lui donnera prochainement. Le notaire n'en revenait pas. Quoique Pierre a déjà habité Dominic à ces coups de théâtre, il était lui aussi fort surpris... Tout cela était bien sérieux, et l'avis du notaire n'avait aucune valeur. Le notaire le regardait comme un monsieur dont la raison échappe.

Il se décide ensuite à rédiger un contrat qui mentionnait le dépôt du lieutenant Glauser en retraite... Ce document lui garantissait un tiers des valeurs découvertes. Le notaire lui demande de l'avertir au plus tôt s'il change d'avis et de le lui dire dès que possible possible pour qu'il la transmette aux héritiers. Sur ce, ils se quittent. Aussitôt dans la rue, Dominic s'inquiète et demande ce qu'il sait.

Pierre ne sait rien, et tout au plus, il a une année pour trouver.

Par la suite, Dominic le lui rappelait à diverses reprises sans que Pierre n'y attache beaucoup d'importance. Puis, il y a eu toute une semaine durant laquelle Pierre n'est pas revenu voir Dominic. Ce n'était pas inhabituel en soi. Il n'était pas sans se demander les nombreuses entreprises qui ne l'empêcheraient pas de venir au moment opportun. Ainsi arriva un jour où Dominic reçut un message disant d'être prêt à telle date.

...

Au matin, après avoir déjeuné, Pierre n'était pas encore là. À midi passé, Dominic s'en va à la rue des Sorbiers, à la petite maison. Tout de suite, dans la ruelle, il voit les quatre gamins de l'ouvrier qui jouaient aux billes devant la porte. Averti par eux, Maître Frunz accourt vers Dominic... pour s'enquérir du lieutenant Glauser, car il n'était pas là.

Les groupes se pressaient autour du notaire...
Tous ces visages, que Dominic reconnut, n'avaient plus leur expression morne et découragée de la dernière fois... ils espéraient quelque chose, cette fois.

Le notaire leur avait parlé en bons termes.
Dominic leur donnait des indications quelque peu fantaisistes.
Louise Entreinont demande alors ce qu'il advient s'il ne venait pas. Ils auront toujours les 5'000.- à se partager.

Dominic sentait comme une atmosphère d'angoisse qui pesait sur eux. À 13h30, les deux soeurs maigres s'asseyent, prises de défaillance. Puis le gros monsieur à la jaquette malpropre a eu une révolte subite contre le notaire... disant qu'il aurait dû être plus sérieux au lieu de laisser se faire bernier par un autre farceur. Mais dans ce cas, la caution ?
Un peu plus tard, arrive quelqu'un avec une moto !

Il s'est posé brusquement devant la porte.
À voir ses vêtements, ce n'étaient pas ceux d'un touriste, pas plus que son chapeau ni que ses bottines vernies...
C'était bien le lieutenant Glauser. Il avait aussi le reçu du notaire. Il a présenté des excuses pour son retard.
De plus, il demande à l'un des enfants d'aller au garage Jubin à la rue de La Charrière 15, pour faire ramener sa voiture ici. Il précise de bien dire que c'est pour lui: Lieutenant Glauser !

Le lieutenant Glauser regarde sa montre... eh bien, il ne restait que 15 minutes. Il était fatigué de sa balade à moto et il avait faim. En hâte, le militaire lui tend son pain qu'il mordait à pleines dents, et il s'était assis. Dominic le regardait avec une curiosité ardente. Quelle devait être l'émotion des héritiers ?

Certes, ils n'avaient pas dans le lieutenant Glauser, la foi que Dominic avait en Pierre, cependant, leurs figures étaient blêmes et crispées.

Lentement, le lieutenant se dirige vers la gauche et s'approche du cadran solaire. Le piédestal en était formé par une sculpture d'un homme au torse puissant, qui portait sur les épaules une table de marbre dont le temps avait tellement usé la surface qu'on distinguait à peine les lignes des heures gravées. Au-dessus un ange aux ailes déployées, tenait une longue flèche qui servait d'aiguille.

Le lieutenant est resté penché une bonne minute, les yeux attentifs. 14 heures sonnaient quelque part. À cet instant précis, sur le cadran illuminé de soleil, l'ombre de la flèche se profilait suivant une cassure du marbre qui coupait la table à peu près au centre.

À l'aide de la pointe d'un couteau, très doucement, il commence à gratter le mélange de terre, de mousse et de lichen qui remplissait l'étroite cassure. Tout de suite, à dix centimètres du bord, il s'arrête, et retire un menu objet. Il le frotte entre les paumes de ses mains et l'offre ensuite au notaire...

C'était un diamant, de la grosseur d'une noisette, et taillé de façon admirable. Le capitaine se remet à la besogne. Presque aussitôt, un second diamant, puis un troisième, et un quatrième.

Une minute après, tout en suivant la fissure, et sans creuser à plus d'un centimètre: 18 diamants.

Durant cette minute il n'y eut pas, autour du cadran solaire, un seul cri, pas un seul geste. Seule une sorte de stupeur anéantissait les héritiers. Les deux sœurs tombèrent évanouies. La demoiselle au petit chien se mit à genoux et pria, tandis que le domestique titubant, l'air d'un homme ivre qui se tenait la tête à deux mains, et que Louise Entremont pleurait. Entretemps, le garnin était de retour avec un porteclé, les clés de la voiture de Pierre.

Dans ce moment d'allégresse, Pierre et Dominic sont partis en empochant le tiers du magot. Lorsque le calme s'est rétabli et que l'on voulut remercier le lieutenant Glauser, ils s'apercevaient qu'il était parti avec son neveu.

...

Pierre a emmené Dominic chez lui, où Pierre a pu se reposer de son long voyage. En route, Dominic ne cessait d'admirer les beaux diamants. De retour à l'appartement, Pierre se laisse tomber sur le canapé.

Dominic réplique enfin... il s'étonne alors que l'on n'ait pas trouvé avant, si les chiffres avaient un autre sens.

En effet, mais c'est que tous se sont focalisés sur la date du 15 avril... et la réalité, c'est que personne ne mentionne une année avec un seul chiffre: 2.

De ce fait, il ne s'agissait que de l'heure et où donc mieux cacher quelque chose ? Là où personne n'aurait l'imagination de chercher !

D: C'est très fort !

...

- P: Très facile, oui, et je n'ai certes pas hésité...
Si j'avais eu affaire à d'autres gens. Mais c'est vrai, ces malheureux m'ont fait pitié. Et puis, tu connais cet idiot de Pierre Lafontaine: l'idée d'apparaître tout d'un coup en génie bienfaisant et d'épater son semblable lui ferait commettre toutes les bêtises...
- D: Bah !, la bêtise n'est pas si grande. 6 beaux diamants !
Voilà un contrat que les héritiers Entremont ont dû remplir avec joie !
- P: Oui, vois-tu, j'ai parfois des sentiments...
- D: À propos, Clarisse va bien ?
- P: À merveille !
- D: Alors, tant mieux !, je suis rassuré...
- P: Bien, je suis en retard à mon rendez-vous...
Puis-je m'installer sur ton canapé ?
- D: Dis-moi, le rendez-vous... est-ce ton lit ?
- P: Ah si tu savais ce que j'ai enduré à voyager en train...
- D: Tu as retrouvé ta voiture, elle est bonne pour 20'000 kilomètres !
- P: Oui, et le compteur commence à en avoir le tournis de tous ces milliers de kilomètres que je fais...
- D: J'imagine bien que tu dois être le seul à avoir autant de kilomètres au compteur !
- P: Eh dis, je ne suis pas si vieux que ça encore !
- D: Je parlais de ta voiture...
- P: Dans ce cas, exprime-toi correctement !
- D: J'imagine que tu dois être le seul à avoir une voiture avec autant de kilomètres !
- P: Et les représentants, alors ? Peu importe... elle va trop bien pour que j'en change !
- D: Je vais devoir songer à aussi en avoir une !
- P: Bah... tu as un petit travail et quand j'ai besoin de toi, les autres sont là quand je ne suis pas déjà là...
- D: Oui, oui, et je rentre à pince, moi !

P: Oh, une fois, c'est arrivé une fois !
 D: Bon... d'accord... et tu restes combien de temps ?
 P: Le weekend, j'ai un rendez-vous dans le Jura...
 D: Bon, je vais aller faire les courses...
 P: N'oublie pas mes cigarettes !
 D: Passe-moi de l'oseille !
 ...

* * *

Le surlendemain, on apprenait dans quelques lignes
 du journal qu'un individu avait porté bonheur.
 L'info a même passé dans le Berner Zeitung.
 Il était expliqué qu'un trésor familial avait été retrouvé
 après de nombreuses années...

V: Tu penses toujours le retrouver ?
 M: Qui sait...
 V: Il y a peu, tu m'avais dit autre chose...
 M: Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis !
 V: Heureux qui ouvre la fenêtre, car il voit la lumière !
 M: Dieu t'entende !
 V: Si tout le monde pouvait changer d'avis, il y aurait
 moins d'imbéciles de par le monde !
 M: Bien dit !
 ...

À défaut d'enquête sur le terrain, certaines affaires
 se résolvait d'elles-mêmes... mais il fallait sans doute
 à nouveau compter avec Raoul Petit.

Chapitre 3 : le piège infernal

Dans le Jura, il y a bien des lieux particuliers ou, tout au moins, des spécifiques. Dans une certaine ville, on pratique les courses de chevaux. Rien d'étonnant à cela, et ce n'est pas l'activité principale, mais le pari sur les chevaux est aussi devenu un sport et donc aussi celui de les faire courir. Ainsi, un dimanche après la course, parmi le flot de personnes qui s'écoulait vers la sortie de la tribune, Nicolas Grivel portait vivement la main à la poche intérieure de son veston. Sa femme lui demande pourquoi ce geste. C'est pourtant évident. Monsieur est toujours inquiet... avec son argent ! Il a peur d'un mauvais coup.

Suzette lui murmure alors qu'elle ne le comprend pas à toujours vouloir garder sur lui une pareille somme... Toute leur fortune... qu'ils ont eu pourtant assez de mal à la gagner. Nicolas rétorque qu'en toute logique, personne ne peut se douter qu'elle soit là, dans son portefeuille. Elle réplique que si, puisque même le petit domestique qu'ils ont renvoyé la semaine dernière le savait parfaitement. Gabriel, le neveu de madame confirme aussi.

Les époux Grivel et leur neveu Gabriel étaient très connus sur les hippodromes, et où les habitués les voyaient presque chaque jour. Ils aimaient bien les chevaux autant que les courses et les paris. Grivel est un gros homme au teint rouge, l'aspect d'un bon vivant; sa femme, lourde également, vulgaire, toujours vêtue d'une robe de soie prune dont l'usure devenait trop visible; le neveu, tout jeune, mince, la figure pâle, les yeux noirs, les cheveux blonds et un peu bouclés.

En général, ils restaient assis pendant toute la réunion. C'était Gabriel qui jouait pour son oncle, surveillant les chevaux au paddock, recueillant des tuyaux de droite et de gauche parmi les groupes des jockeys et des lads, faisant la navette entre les tribunes et le pari mutuel. La chance, ce jour-là, leur a été favorable, car par trois fois, les voisins de Grivel ont vu le jeune homme qui lui rapportait de l'argent.

La cinquième course se terminait maintenant. Monsieur Grivel allume un cigare. À ce moment, un monsieur tout habillé de marron, et dont le visage se terminait par une barbiche grisonnante, s'approche de lui et demande d'un ton de confiance... si l'objet qu'il tenait ne lui aurait pas été volé. Il exhibait une montre en or, munie de sa chaîne. Grivel sursaute...

Effectivement, c'était sa montre, et les initiales gravées le prouvaient. Aussitôt, il plaque une main sur la poche de son veston avec un geste d'effroi. Son portefeuille s'y trouvait encore... Il se veut rassurant, mais tout de même. Il demande des nouvelles du maraudeur. L'inspecteur Brossard avait déjà prévenu l'officier, Monsieur Aegerter.

Nicolas Grivel quitte les gradins avec l'inspecteur. Ils se dirigent vers un local de service en contournant les tribunes. Ils étaient à une vingtaine de mètres, quand l'inspecteur est abordé par quelqu'un qui lui dit en hâte des nouvelles, et que Aegerter le prie d'aller l'attendre au pari mutuel et surveiller les alentours de la quatrième baraque. Il y avait foule devant le pari mutuel, et l'inspecteur Brossard n'osait à dire que c'était bien idiot, car Aegerter n'en fait souvent qu'à sa tête.

Il écarte des gens qui le pressaient de trop près.
 Lui aussi espérait ne plus rester trop longtemps ici.
 À coups d'épaule, il se fraye un passage dans la foule.
 Nicolas Grivel le suit un instant des yeux. Puis l'ayant perdu
 de vue, il se tient un peu à l'écart pour n'être pas bousculé.
 Quelques minutes s'écoulent.

La sixième course allait commencer, lorsque Grivel aperçut
 sa femme et son neveu qui le cherchaient. Il leur explique
 que l'inspecteur Brossard se concertait avec l'officier...

Tout ça pour une montre... alors que Madame demande si
 son mari a toujours son argent. Il tâte son veston, étouffe
 un cri. Il enfonce sa main dans sa poche, et se met
 à bredouiller des syllabes confuses...

Madame Grivel se retourne vers son mari, et à sa vue,
 épouvantée, elle bégayait et comprenait tout le sens horrible
 de la situation. De toute évidence, c'était l'inspecteur,
 un escroc. Elle pousse alors de véritables hurlements...

S: Au voleur !, on a volé mon mari ! Au voleur !

...

Très vite, ils ont été entourés d'agents et conduits
 au local de service. Monsieur Grivel se laissait faire
 absolument ahuri. Sa femme continuait à vociférer,
 accumulant des explications, poursuivant d'invectives
 le faux inspecteur... et subitement, la situation change
 du tout au tout. D'un bond, elle se jeta sur son mari.

Trop tard... il avait appliqué contre sa tempe le canon
 d'un revolver. Une détonation retentit.

Monsieur Grivel tombe.

Les journaux ont fait grand bruit à propos de cette affaire, et ils saisirent l'occasion pour accuser une fois de plus la maladresse de la police. Suzette Grivel entretenait les polémiques par ses lamentations et les interviews qu'elle accordait.

Un reporter avait réussi à la photographier devant le cadavre de son mari, tandis qu'elle tendait sa main et qu'elle jurait de venger le mort.

Près d'elle, son neveu Gabriel restait debout, il montrait un visage haineux. Lui aussi avait fait le serment de poursuivre et d'atteindre le meurtrier. On dépeignait le modeste intérieur qu'ils occupaient à Montfaucon, et comme ils étaient dénués de toutes ressources, un journal de sport ouvrit une souscription en leur faveur. Quant au mystérieux Brossard, il demeurait introuvable. Deux individus ont été arrêtés, et que l'on a relâchés aussitôt. Plusieurs pistes étaient émises et vite abandonnées. On mit en avant plusieurs noms, et finalement, on accusait Stéphane Dafflon qui provoquait le fameux message envoyé de New York 3 jours après l'incident.

" Proteste avec indignation contre calomnie inventée par une police aux abois. Envoie mes condoléances aux malheureuses victimes, et donne à mon banquier ordres nécessaires pour que cinquante-mille francs leur soient remis. - Stéphane Dafflon. "

À Berne, Vincent et Maximine se posaient bien des questions sur ces faits. Vincent fait alors remarquer que Raoul ne pouvait pas être partout. Maximine en convient, et il fait remarquer, pourtant, que le nom de Stéphane Dafflon est de plus en plus cité dans les journaux... et surtout le 24 Heures. C'est comme s'il utilisait la rubrique des petites annonces pour envoyer des messages... et peut-être, en recevoir aussi. Éplucher les petites annonces n'allait pas les avancer à grand-chose.

...

Le lendemain du jour où ce message était publié, un inconnu sonnait à la porte de Madame Grivel et déposait une enveloppe qui contenait cinquante billets de mille francs. Ce coup de théâtre n'était pas fait pour apaiser les commentaires. Un autre événement se produisait, et qui suscitait de nouveau une émotion considérable.

Deux jours plus tard, les personnes qui habitaient la même maison que Madame Grivel et son neveu étaient réveillées vers 4 heures du matin par des cris affreux.

On se précipitait. Le concierge a même réussi à ouvrir la porte. À la lueur d'une lampe de poche dont un voisin s'était muni, il trouvait dans sa chambre, Gabriel étendu avec des liens aux poignets et aux chevilles, un bâillon sur la bouche. Dans la chambre voisine, Madame Grivel perdait tout son sang par une large blessure à la poitrine. Elle murmurait qu'on l'avait volé..., tous les billets... Et elle s'évanouit. Que s'était-il passé ?

Gabriel racontait ensuite qu'il avait été réveillé par l'agression de deux hommes, dont l'un le bâillonnait, tandis que l'autre l'attachait.

Dans l'obscurité, il n'avait pu voir ces hommes, mais il avait entendu le bruit de la lutte que sa tante soutenait contre eux. La lutte avait été effroyable, déclarait Suzette dès qu'elle a été capable de parler. Connaissant évidemment les lieux, guidés par on ne sait quelle intuition, les bandits s'étaient dirigés aussitôt vers le petit meuble qui renfermait l'argent, et malgré la résistance qu'elle avait opposée, malgré ses cris, ils faisaient main basse sur la liasse de billets.

En partant, elle mordait au bras l'un d'eux, qui l'avait ensuite frappée d'un coup de couteau.

Puis ils s'étaient enfuis... mais par où ?, puisque le concierge a ouvert la porte de l'appartement avec une clé passepartout. Tout le mystère résidait à savoir comment les bandits avaient pénétré dans la maison, et comment en étaient-ils sortis ?, puisqu'aucune issue ne s'offrait à eux.

Était-ce un des locataires ?

Une enquête minutieuse prouvait l'absurdité d'une telle supposition. L'inspecteur Vincent Dupertuis a été plus spécialement chargé de cette affaire. Il avouait qu'il n'en connaissait pas de plus déconcertante. C'était fort comme du Stéphane Dafflon, disait-il, et cependant ce n'est pas du Stéphane Dafflon puisqu'il est en Amérique...

Non, il y a autre chose là-dessous, quelque chose d'équivoque, de louche. D'ailleurs, si c'était du Stéphane Dafflon, pourquoi aurait-il repris les cinquante-mille francs qu'il avait envoyés ? Autre question: quel rapport y a-t-il entre ce second vol et le premier au champ de courses ?

Tout cela est incompréhensible.

Il avait l'impression, ce qui lui arrive rarement, qu'il est inutile de chercher, et il y renonçait. Le juge d'instruction s'acharnait. Les reporters unissaient leurs efforts à ceux de la justice. Un célèbre détective anglais proposait ses services. Un riche Américain, auquel les histoires policières lui faisaient tourner la tête, offrait une importante prime à quiconque apporterait un premier élément de vérité.

Trois semaines après, on n'en savait pas davantage. Le public se rangeait à l'opinion de Dupertuis, et le juge d'instruction lui-même était las de se débattre dans des ténèbres.

Et la vie continuait chez la veuve Grivel. Soignée par son neveu, elle ne tardait pas à se remettre de sa blessure.

Gabriel l'installait au matin dans un fauteuil de la salle à manger, près de la fenêtre. Il faisait le ménage, et il se rendait ensuite aux magasins.

Il préparait les repas sans même accepter l'aide de la concierge. Excédés par les enquêtes de la police et surtout par les demandes d'interviews, la tante et le neveu ne recevaient personne. Même les bavardages de la concierge inquiétaient et fatiguaient Suzette Grivel qu'elle n'était plus adinise à les voir.

Elle se rejetait sur Gabriel chaque fois qu'il passait... elle lui disait de faire attention, parce qu'on les espionne régulièrement. Gabriel préférait dire que c'était la police qui les garde. Tant mieux !

Un après-midi, vers 16 heures, il y a eu une violente altercation entre deux personnes au bout de la rue.

La concierge s'éloignait aussitôt pour écouter les insultes que se lançaient les adversaires. Elle n'avait pas le dos tourné, qu'un homme jeune de taille moyenne, habillé de vêtements gris d'une coupe irréprochable, se glissait dans la maison et montait vivement l'escalier. Au troisième étage, il sonne. Son appel demeurant sans réponse, il sonne de nouveau. À la troisième fois, la porte s'entrouvre...

...: Madame Grivel ?

G: Navré, elle est encore souffrante, et elle ne peut recevoir personne...

...: Il est de toute nécessité que je lui parle...

G: Je suis son neveu, je peux lui communiquer...

...: Soit, veuillez dire à Madame Grivel que j'ai des renseignements précieux sur le vol dont elle a été victime...

...

Gabriel l'examine un moment, réfléchit, puis il lui dit que dans ce cas, elle consentira à l'écouter. Après avoir ouvert la porte, il laisse le passage à l'inconnu jusqu'à la salle à manger qui marche jusqu'au seuil, mais à l'instant même où il le franchit, Gabriel lève le bras, et d'un geste brusque, le frappe d'un coup de couteau au-dessus de l'épaule droite. Un éclat de rire jaillit dans la salle...

Madame Grivel félicite son neveu et elle espère qu'il ne l'a pas tué. Gabriel lui dit que non, car il avait retenu son coup. Le jeune homme chancelait, les mains en avant, le visage d'une pâleur mortelle...

S: Imbécile !, tu es tombé dans le piège... Il y a assez longtemps qu'on t'attendait ici. Ça t'embête, hein ?
Faut bien cependant. Voilà qu'on s'écroule...

S: Ah !, Doux Jésus, si mon pauvre Grivel pouvait te voir ainsi ! Maintenant, à la besogne !

...

Elle s'en va à sa chambre et ouvre l'armoire où des robes étaient pendues. Elle les écarte, puis elle pousse un battant qui formait le fond de l'armoire, ce qui dégagait l'entrée d'une pièce située derrière. Elle demande de l'aide à Gabriel pour porter l'intrus, car il vaut son pesant d'or.

Dès le lendemain, le blessé reprit un peu conscience. Il a eu la force de regarder autour de lui. Il était couché dans une pièce plus grande que celle où il avait été frappé. C'était une pièce garnie de quelques meubles, et munie de rideaux épais qui voilaient les fenêtres du haut en bas. Il y avait cependant assez de lumière pour qu'il voie près de lui, assis sur une chaise, le jeune Gabriel qui l'observait... Il a pu le féliciter avant de se rendormir.

Ce jour-là et les jours suivants, il se réveillait plusieurs fois, et chaque fois, il apercevait la figure pâle de l'adolescent. Ses lèvres minces, ses yeux noirs d'une expression si dure... à faire peur qu'il essayait en vain de lui arracher un sourire. Gabriel n'obéissait qu'aux ordres de sa tante. Il prodiguait des soins attentifs au malade qui n'avait presque plus de fièvre, et qui commençait à manger. Il reprenait des forces et plaisantait, mais quant à ce que Gabriel s'anime... Pas moyen de lui faire changer de visage, celui d'un saule pleureur qui va commettre un crime.

Le lendemain, en s'éveillant, il a eu une impression de gêne fort désagréable. Après quelques efforts, il s'aperçut que pendant son sommeil, on l'avait attaché au lit avec de fines cordelettes qui le torturaient au moindre mouvement...

Cette fois, c'était le grand jeu, mais que lui réservait donc l'ange Gabriel ?

Et puis, c'est le bruit d'une serrure qui grince.
La porte en face s'ouvre. Madame Grivel apparaît.
Lentement, elle s'approche, prend une chaise, et sort de sa poche un revolver qu'elle arme et qu'elle dépose sur la table de nuit. L'ambiance était glaciale...

...: Brrr, on se croirait au quatrième acte du jugement du traître, et c'est le beau sexe qui exécute la main des grâces... Quel honneur !

Je compte sur vous pour ne pas me défigurer...

S: Tais-toi, Stéphane Dafflon !

...: Ah !, vous savez ? Bigre, on a du flair !

S: T'as beau t'appeler Stéphane et moi Suzette,
ça ne change rien à ton sort !

...: Sauf que mon nom est Pierre Lafontaine !

S: Sonnettes !

...

Il y avait dans le son de sa voix, quelque chose de solennel qui impressionnait le captif et le contraignait au silence.
Il observe l'un et l'autre ses geôliers.

Les traits bouffis, le teint rouge de madame contrastaient avec le visage délicat du neveu, mais tous deux avaient le même air de résolution...

S: Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

...: Je suis tout ouïe...

S: Comment as-tu su que Nicolas Grivel portait tout son argent dans sa poche ?

...: Un bavardage de domestique...

S: Un petit domestique qui a servi chez moi ?

...: Oui...

S: Et c'est toi qui as d'abord volé la montre de mon mari pour la lui rendre ensuite et lui inspirer confiance ?

...: Mais quelle idée ?

...

Elle reprit un mouvement de rage...

S: Imbécile !, mais comment oses-tu dépouiller mon homme, le pousser à se tuer, et au lieu de ficher le camp à l'autre bout du monde et de te cacher, tu continues ta vie ! Te rappelles-tu donc que j'avais juré de retrouver l'assassin ?

...: C'est ça qui m'épate. Pourquoi m'avoir soupçonné ?

S: Pourquoi ?, mais c'est toi-même qui t'es vendu...

...: Moi ?

S: Évidemment... les cinquante-mille francs...

...: Eh bien quoi, un cadeau...

S: Un cadeau... Tu donnes l'ordre de m'envoyer pour faire croire que tu étais en Amérique ! Ah, la bonne blague ! L'idée de ce pauvre type que tu avais assassiné te tracassait, alors, tu as restitué l'argent à la veuve, parce qu'il faut toujours que tu épates la galerie comme un cabotin que tu es ! Dans ce cas, il ne fallait pas qu'on me remette les billets mêmes volés !

Oui, triple idiot ! Nous avons les numéros !

Comprends-tu ta bêtise, maintenant ?

...: La gaffe est gentille, et je n'en suis pas responsable.

J'avais donné d'autres ordres... mais, tout de même, je ne peux m'en prendre qu'à moi...

...

S: Tu avoues, c'est signer ton vol, et c'est signer ta perte aussi. Il n'y avait plus qu'à te trouver. Non, mieux que cela. On ne trouve pas Pierre Lafontaine, on le fait venir !

...: Hum...

S: Ça, c'est une idée de mon neveu qui t'exècre autant que moi, et qui te connaît à fond par tout ce qui a été écrit sur toi...

...: Ah, vraiment ?

...

S: Il connaît ta curiosité, ton besoin d'intrigue, ta manie de chercher dans les ténèbres, et de débrouiller ce que les autres n'ont pas réussi à débrouiller. Il connaît aussi cette espèce de fausse bonté qui est la tienne. Il a organisé la comédie, il a même inventé l'histoire des cambrioleurs !, le second vol des billets ! ...

Ah !, je te jure que le coup de couteau que je me suis fichu de mes propres mains ne m'a pas fait mal !

Et je te jure que nous avons passé de jolis moments à t'attendre, le petit et moi, à longner tes complices qui rôdaient sous nos fenêtres et qui étudiaient la place...

Et pas d'erreur, tu devais venir ! Puisque tu avais rendu les billets, il n'était pas possible que tu admettes que je sois dépouillée de ses cinquante-mille francs.

Tu devais venir, par gloire, par vanité !, et tu es venu !

...

La veuve a eu un rire strident...

S: Est-ce bien joué ? Pierre Lafontaine, le maître des maîtres !, l'inaccessible et invisible ! Le voilà pris au piège par une femme et par un gamin ! Le voilà en chair et en os... Le voilà pieds et poings liés, pas plus dangereux qu'une mauviette !

Elle tremblait de joie, et elle s'est mise à marcher à dans la chambre avec des allures de bête fauve qui ne lâche pas de l'œil sa victime.

Jamais Pierre Lafontaine n'avait senti autant de haine et de sauvagerie dans un être...

Puis elle se reprend, elle retourne près de lui et, sur un ton différent, la voix sourde...

S: Grâce aux papiers qui se trouvaient dans ta poche, j'ai 4 chèques détachés de 4 carnets, et qui correspondent à 4 comptes que tu as dans des banques sous 4 noms différents. Sur chacun d'eux, j'ai inscrit la somme de dix-mille francs. Davantage aurait été périlleux. Maintenant, signe !

...: Bigre !, c'est tout bonnement du chantage !

S: Cela te suffoque, hin ?

...: Oui, cela me suffoque...

S: Trouves-tu l'adversaire à ta hauteur ?

...: L'adversaire me dépasse. Le piège, qualifions-le d'inferral, où je suis tombé n'a pas été tendu seulement par une veuve altérée de vengeance, mais aussi par une excellente industrielle désireuse d'augmenter ses capitaux ?

S: Justement...

...: Mes félicitations !

S: Sache bien que je ne suis pas une débutante, et que tu n'as rien à espérer. Un secours ? Non ! L'appartement où nous sommes communique avec ma chambre. Il a une sortie particulière, et personne ne s'en doute. C'était l'appartement spécial de mon mari. Il y recevait ses amis. Il y avait ses instruments de travail, même son téléphone...

S: Donc, rien à espérer. Tes complices ont renoncé à te chercher ici. Je les ai lancés sur une autre piste. Tu es bien fichu. Commences-tu à comprendre la situation ?

...: Oui...

S: Alors, signe...

...: Et quand j'aurai signé, je serai libre ?

S: Il faut que je touche d'abord l'argent...

...: Et après ?

S: Après, sur mon âme, sur mon salut éternel, tu seras libre...

...: Je manque de confiance...

S: As-tu le choix ?

...: C'est vrai... donnez...

...

Elle détache la main droite de Pierre Lafontaine et lui présente un stylo-bille en lui disant de ne pas se tromper, car s'il y a 4 comptes, il y a 4 signatures et donc 4 écritures différentes. Il signe...

S: Gabriel... il est 10 heures. Si, à midi, je ne suis pas là, c'est que ce misérable m'aura joué un tour à sa façon. Alors, casse-lui la tête. Je te laisse le révolver avec lequel ton oncle s'est tué. Il reste 5 balles, ça suffit...

...

Elle est partie en chantonnant. Puis il y a eu un assez long silence, et Pierre se disait qu'il ne donnerait pas deux sous de sa peau.

Il ferme ses yeux un instant, puis brusquement il demande: " Combien ? ".

Et comme l'autre ne semblait pas entendre...

...: Eh !, réponds, quoi ! Je vole, tu voles, nous volons.
 Alors, on est faits pour s'accorder...
 Hé ?, ça va ?, nous décampons ? Je t'offre
 une place dans ma bande, une place de luxe.
 Combien veux-tu pour toi ?, 10 milles ?,
 20 milles ? Fixe ton prix, et n'y regarde pas.
 Le coffre est plein !

Il a eu un frisson de colère en voyant le visage impassible
 de son ange gardien...

...: Ah !, il ne répondra même pas ! Voyons, quoi,
 tu l'aimais tant que ça, le tonton ? Écoute,
 si tu veux me délivrer... Allons, réponds !

...

Il s'interrompt. Les yeux du jeune homme avaient
 cette expression cruelle qu'il connaissait si bien...

...: Sacré nom de sacré nom, je ne vais pourtant pas crever
 ici, comme un chien... Ah !, si je pouvais...

Se raidissant, il fait un effort qui lui arrache
 un cri de douleur et il retombe sur son lit, exténué...

...: Allons, ta tante l'a dit, je suis fichu.
 Rien à faire. Plus qu'à prier...

Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure...
 Gabriel s'était approché de Pierre Lafontaine.
 Il voit les yeux fermés et que sa respiration était
 égale à celle d'un homme qui dort...

Pierre Lafontaine lui dit...

...: Crois pas que je dors. Non, on ne dort pas en cette minute-là. Seulement, je me fais une raison... Faut bien, n'est-ce pas ? Et puis, je pense à ce qui va suivre... Parfaitement, j'ai ma petite théorie là-dessus... Tel que tu me vois, je suis partisan de la réincarnation et de la migration des âmes, mais ce serait un peu long à t'expliquer... Dis donc, avant de se séparer, si on se donnait la main ? Non ? Alors, adieu, bonne santé et longue vie, Gabriel...

...

Il baisse les paupières, se tait, et il n'a plus bougé jusqu'à l'arrivée de Madame Grivel. La veuve entraine vivement, un peu avant midi. Elle semblait très surexcitée...

S: J'ai l'argent ! File, Gabriel, je te rejoins dans l'auto qui est en bas...

G: Mais...

S: Je n'ai pas besoin de toi pour en finir avec lui. Je m'en charge toute seule. Passe-moi l'instrument...

...

Gabriel lui donne le revolver...

S: As-tu bien brûlé nos papiers ? Sitôt son compte réglé... Il faut qu'on trouve l'appartement vide...

...

Elle s'avance vers le lit...

S: Tu es prêt, Pierre Lafontaine ?

...: C'est-à-dire que je brûle d'impatience...

S: N'as-tu pas de recommandations à me faire ?

...: Aucune...

S: Alors...

...: Un mot cependant...

S: Parle...

...: Si je rencontre ton mari dans l'autre monde, que faut-il que je lui dise ?

...

Elle hausse les épaules et applique le canon du revolver sur la tempe de Pierre Lafontaine...

...: Parfait, et surtout ne tremblez pas, ma bonne dame...

Je vous jure que cela ne vous fera aucun mal.

Vous y êtes ?, n'est-ce pas ?, 1, 2, 3...

...

La veuve appuie sur la détente. Une détonation retentit...

...: Est-ce ça, la mort ? Bizarre !, j'aurais cru que c'était plus différent de la vie...

...

Il y eut une seconde détonation. Gabriel arrache l'arme des mains de sa tante et l'examine...

G: Ah !, on a enlevé les balles... Il ne reste que les douilles !

S: Est-ce possible ? Qui aurait pu ? L'inspecteur ?

Le juge d'instruction ? ... Écoute, du bruit...

...

Ils demeuraient un moment immobiles, confondus...

Ils écoutaient. La veuve s'en va jusqu'au hall.

Elle revient, furieuse, exaspérée par l'échec et la crainte qu'elle avait eue...

S: Personne... Les voisins doivent être sortis, nous avons le temps... Ah !, Pierre Lafontaine, tu riais déjà...
Le couteau, Gabriel...

G: Il est dans ma chambre...

S: Va le chercher !

...

Gabriel s'éloigne en hâte. La veuve en rageait...

S: Je l'ai juré ! Tu y passeras, mon bonhomme !
Je l'ai juré à Nicolas, et chaque matin et chaque soir, je refais le serment... je le refais à genoux, oui, à genoux devant Dieu qui m'écoute !
C'est mon droit de venger le mort ! Ah !, dis donc, il me semble que tu as peur. Je vois ça dans ses yeux !
Gabriel, arrive, mon petit... Regarde ses yeux, ses lèvres... il tremble... Donne le couteau, que je le lui plante dans le cœur, tant qu'il frissonne... Froussard !
Vite, vite, Gabriel, donne-moi le couteau... ???

G: Impossible de le trouver, il a disparu de ma chambre !, j'y comprends rien !

S: Tant mieux !, je ferai la besogne moi-même...

...

La veuve Grivel semblait à moitié folle.
Elle saisit Pierre Lafontaine à la gorge et l'étreint de ses dix doigts crispés, à pleines mains, à pleines griffes, et elle se mit à serrer désespérément.

Pierre Lafontaine a eu un râle et s'abandonnait.
Il était perdu.

Brusquement, un fracas du côté de la fenêtre.
Une des vitres avait sauté en éclats...

G: Oh, mon Dieu !

S: Quoi ?, qu'y a-t-il ?

G: Je ne sais pas, je ne sais pas !

S: Comment a-t-on pu ?

...

Elle n'osait plus bouger dans l'attente de ce qui allait se produire. Quelque chose l'épouvantait. C'est que sur le sol autour d'eux, il n'y avait aucun projectile, et que la vitre avait cédé au choc d'un objet lourd et assez gros, d'une pierre, sans doute. Après un instant, elle cherche sous le lit, sous la commode... Rien !

Et elle reprit en s'asseyant à son tour...

S: J'ai peur... les bras me manquent... achève-le...

G: J'ai peur moi aussi...

S: Pourtant..., il faut bien..., j'ai juré...

...

Dans un effort suprême, elle retourna près de Pierre et lui entoura le cou de ses doigts raidis... mais Pierre qui scrutait son visage blême avait la sensation très nette qu'elle n'aurait pas la force de le tuer. Pour elle, il devenait sacré, intangible. Elle lui dit à voix basse...

S: Tu sembles te fichier de moi !

...: Ma foi, pas du tout. À ta place, j'aurais peur !

S: Fripouille, va ! Tu t'imagines qu'on te secourt, que tes amis sont là, hein ? Impossible !

...: Je le sais. Ce n'est pas eux qui me défendent...
Personne ne me défend...

S: Alors ?

...: Alors, il y a quelque chose d'étrange là-dessous,
de mystique, de miraculeux, qui te donne la chair
de poule, ma bonne dame...

S: Misérable ! Tu ne riras bientôt plus...

...: Ça m'étonnerait...

S: Patiente...

...

Elle réfléchit encore et dit à son neveu...

S: Qu'est-ce que tu ferais ?

G: Rattache-le, et allons-nous-en...

...

Conseil atroce ! C'était condamner Lafontaine à
la mort la plus affreuse, la mort par la faim...

S: Non, il trouverait peut-être encore une planche
de salut. J'ai mieux que cela...

...

Elle décroche le téléphone et compose 3 chiffres... et après
un instant... demande après l'inspecteur Brossard qui n'était
pas là. Elle présente les faits, puis les détails de
l'appartement où trouver le captif: Pierre Lafontaine.
Et, sans un mot de plus, elle raccroche...

S: Voilà qui est fait. Adieu, Pierre Lafontaine,
on ne se reverra sans doute pas, car nous partons
à l'étranger, mais je te promets de t'envoyer
des bonbons quand tu seras en prison...

...: Des chocolats !, et nous les mangerons ensemble...

S: Adieu !

...: Au revoir !

...

La veuve sort avec son neveu, laissant Pierre Lafontaine enchaîné sur le lit. Tout de suite, il remue son bras libre et tâche de se dégager, mais à la première tentative, il a compris qu'il n'aurait jamais la force de rompre les cordons qui le liaient. Épuisé par la fièvre et par l'angoisse, que pouvait-il faire durant les 20 ou 30 minutes peut-être qui lui restait avant l'arrivée de Brossard ?

Il ne comptait pas davantage sur ses amis. Si, trois fois, il avait été sauvé de la mort, cela provenait évidemment de hasards prodigieux, et non pas d'une intervention de ses amis, sans quoi, ils ne se seraient pas contentés de ces coups de théâtre invraisemblables. Ils l'auraient bel et bien délivré.

Non, il fallait renoncer à toute espérance.

Brossard allait venir, et le trouverait là.

C'était inévitable. Cette perspective de l'évènement l'irritait de façon singulière. Il entendait déjà les sarcasmes de son ennemi. Il devinait l'éclat de rire à l'incroyable nouvelle. Qu'il soit arrêté en pleine action, pour ainsi dire sur le champ de bataille, et par une escouade imposante d'adversaires, soit !

Mais arrêté, cueilli, ramassé dans de telles conditions, c'était vraiment trop stupide. Pierre Lafontaine, qui a tant de fois bafoué les autres, sentait tout ce qu'il y avait de ridicule pour lui à s'être laissé prendre au piège infernal de la veuve. Après un long moment, il prêtait l'oreille...

Quelqu'un marchait dans la pièce voisine. Brossard ?
 Non, car, quelle que soit sa hâte, l'inspecteur ne pouvait pas encore être là. Et puis, Brossard n'aurait pas agi de cette manière !

Il n'aurait pas ouvert la porte aussi doucement comme l'ouvrait cette autre personne. Pierre Lafontaine se rappelait les trois interventions miraculeuses auxquelles il devait la vie. Était-il possible que ce soit réellement quelqu'un qui l'ait protégé contre la veuve, et que ce quelqu'un entreprenne maintenant de le secourir ? Mais qui, en ce cas ?

Sans qu'il réussisse à le voir, l'inconnu se baisse derrière le lit. Pierre devine le bruit des pinces qui s'attaquaient aux cordelettes et qui le délivraient peu à peu. Son torse a d'abord été dégagé, puis les bras, puis les jambes. Et une voix lui dit de s'habiller. Encore engourdi, il se soulève à demi, au moment où l'inconnu se redressait, il demande: " qui êtes-vous ? "

Et une grande surprise l'envahit. À côté de lui, il y avait une femme vêtue d'une robe noire et coiffée d'une dentelle qui recouvrait une partie de son visage. Cette femme, autant qu'il puisse en juger, était jeune, et de taille élégante et mince. Qui est-ce donc ? Elle lui dit de se presser, mais il demande de l'aider, et elle lui propose une boisson.

Elle versait du lait dans une tasse, et comme elle la lui tendait, sa dentelle s'écarta, laissant la figure à découvert...

S: Toi !, c'est toi !, c'est vous qui êtes ici ?, c'est vous qui étiez ?

...

Il regardait stupéfait cette femme dont les traits offraient avec ceux de Gabriel, une si frappante analogie. Le visage délicat et régulier avait la même pâleur, dont la bouche avait la même expression dure et antipathique. Une soeur n'aurait pas présenté avec un frère une telle ressemblance.

À n'en pas douter, c'était la même personne. Sans croire un instant que Gabriel se cachait sous des vêtements de femme, Pierre Lafontaine au contraire a eu l'impression profonde qu'une femme était auprès de lui, et que l'adolescent, qui l'avait poursuivi de sa haine et qui l'avait frappé d'un coup de poignard, était bien vraiment une femme.

[Pour l'exercice plus commode de leur métier, les époux Grivel l'avaient accoutumée à ce déguisement de garçon...]

Elle vide dans la tasse le contenu d'une petite fiole, et lui a dit que ç'allait le requinquer...
Il hésite, pensant à du poison, et elle reprend...

G: C'est moi qui vous ai sauvé...

S: En effet... en effet, et c'est vous qui avez désarmé le revolver ?

G: Oui...

S: Et c'est vous qui avez dissimulé le couteau ?

G: Le voici, dans ma poche...

S: Et c'est vous qui avez brisé la vitre au moment où votre tante m'étranglait ?

G: C'est moi, avec le presse-papier qui était sur cette table et que j'ai jeté dans la rue...

S: Mais pourquoi ?, pourquoi ?

G: Buvez !

...

S: Vous ne vouliez donc pas que je meure ?

Mais alors pourquoi m'avez-vous frappé, au début ?

G: Buvez !

...

Il vide la tasse d'un trait, sans trop savoir la raison de sa confiance subite... puis elle lui demande de s'habiller rapidement. Elle l'ordonnait en se retirant vers la fenêtre. Il obéit, et elle revient près de lui, car il était retombé sur une chaise, exténué...

G: Il faut partir, il le faut, nous n'avons que peu de temps... Rassemblez toutes vos forces !

...

Elle se courbe un peu pour qu'il s'appuie à son épaule, et elle le mène vers la porte et vers l'escalier.

Pierre marchait comme on marche dans un de ces rêves bizarres où il se passe les choses du monde les plus incohérentes, et qui étaient la suite heureuse du cauchemar épouvantable qu'il vivait depuis quelques jours.

Une idée cependant l'effleure. Il se met à rire...

Il pensait à Brossard qui n'aura vraiment pas de veine.

Après avoir descendu l'escalier, grâce à sa compagne qui le soutenait avec une énergie incroyable, il se trouvait dans la rue, en face d'un taxi où elle le fait monter... et ordonne au chauffeur de partir.

Au grand air, le mouvement étourdissait Pierre.

Il se rendait à peine compte du trajet jusqu'au domicile qu'il occupait, et gardé par son domestique auquel la jeune femme donnait des instructions.

Et comme elle s'éloignait, Pierre la retient par un pli de sa robe pour lui demander avec une grande insistance pourquoi l'avoir sauvé... et même si Gabrielle le détestait, elle ne savait pas pourquoi.

Elle était gênée. Lui était très ému. Il allait dire des choses qui allaient sans doute être en complet décalage, mais qui pourraient peut-être remettre la demoiselle sur un autre chemin. Elle baissait la tête, sourit un peu, et elle a disparu.

Il demeurait pensif assez longtemps. L'image de la jeune femme l'obsédait. Puis il repassait dans son esprit toute cette curieuse, émouvante et tragique histoire, où il avait été si près de succomber...

À quoi devait-il encore s'attendre ?

Le pays du Jura devenait toutefois plus intéressant à visiter que cette sordide aventure. Pierre voit que les pièges sont partout et que partout, il faut se méfier de tout et tout le monde. Travailler seul, c'est bien, mais il valait mieux prévoir l'imprévisible et pour cela, Pierre devait rappeler son monde. Il y a forcément mieux à faire que de jouer aux courses de chevaux !

* * *

Comme il était à prévoir, Brossard est arrivé sur les lieux, et il n'a personne trouvé.

Il pouvait toutefois annoncer une moisson d'indices qui pourraient certes convenir à une échappée belle, mais aussi à une scène dont il pouvait esquisser les dessins.

Cet exercice, il avait appris à le faire avec Maximine, le grand enquêteur de la nouvelle génération. Pour cette journée, pas de témoins, pas plus que le fameux Pierre Lafontaine...

D'ailleurs, qui est-ce ?

... à suivre dans le prochain épisode...

